GOD
Fr
843.7
Leb/Tab
99980

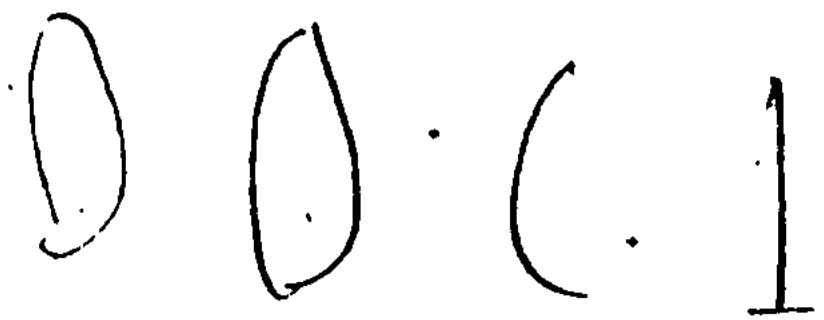
00099980

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 21 October, 2015



TABLEAUX
DE
SOCIÉTÉ.

TOME TROISIÈME.

OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

62 vol. in-12, 150 francs.

On vend séparément :

Mélanges critiques et littéraires, 2 vol.
Adélaïde de Méran, 4 vol.
Tableaux de Société, portrait de l'auteur, 4 vol.
Théâtre et poésies, 6 vol.
M. de Roberville, 4 vol.
Une Macédoine, 4 vol.
Angélique et Jeanneton, fig., 2 vol.
Mon oncle Thomas, fig., 4 vol.
M. Botte, fig., 4 vol.
Famille de Luceval, 4 vol.
Jérôme, 4 vol.
Homme à projets, 4 vol.
Enfant (l') du Carnaval, fig., 2 vol.
Barons (les) de Felsheim, fig., 4 vol.
Cent vingt Jours, fig., 4 vol.
Folie (la) espagnole, fig., 4 vol.
Encore du Magnétisme, in-8°.
Citateur, 2 vol. in-12.

TABLEAUX
DE SOCIÉTÉ,

OU

FANCHETTE ET HONORINE;

PAR PIGAULT LE BRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

9998 0

TOME TROISIÈME.

Oh ! les passions ! les passions !

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL,
derrière le Théâtre-Français, n°. 51.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT.

1817.

99980

00099980

TABLEAUX

DE

SOCIÉTÉ,

OU

FANCHETTE ET HONORINE.

CHAPITRE PREMIER.

Où en suis-je ?

Me voilà seule, sans secours, sans espérances, sans autre consolation que la droiture de mes intentions. Cela seul devrait me suffire, et je sens qu'une conscience pure est quelquefois un vain refuge. Je redoute le moment de son retour au delà de toute expression. Que lui répon-

drai-je, quand il me redemandera sa Julie?

Je compte les heures, les minutes, les secondes. Si son domestique a fait diligence, si je calcule juste, il peut être ici dans deux heures. Dans deux heures, tout sera terminé, jusqu'à mes larmes; je n'aurai plus rien à appréhender, et cependant mes craintes augmentent à mesure que l'instant approche! Faibles et crédules parens, qui pensez tout faire pour votre fille, en la portant à la fortune et aux honneurs, lisez et réfléchissez. L'homme qui élève une femme jusqu'à lui, donne à ses droits une extension illimitée; il ôte à son épouse jusqu'à l'idée d'une résistance légitime. Elle porte des fers dorés: ce sont toujours des fers. Honorine épousera son égal.

Et cet égal, n'est-il pas encore le maître? Celle même qu'un fol amour

jette dans les bras de son inférieur, n'est-elle pas aussi maîtrisée? Qu'est-ce donc que le mariage?... Je suis mariée des raisonnemens ne servent plus à rien.

Je suis mariée, et j'ai été si heureuse de l'être! Félicité, illusion fugitive et trompeuse, après laquelle courent tous les hommes, même après avoir été vingt fois abusés, qu'êtes-vous en dernière analyse, ou plutôt qu'est la vie? Un fardeau qui laisse quelques instans de relâche et qui n'est que plus pesant, quand on l'a repris.

J'entends le bruit de plusieurs chevaux... Ils entrent au grand galop, dans la première cour... C'est lui. Il a couru à franc étrier, pour gagner une heure. Mon sang se glace... un frisson agite tous mes membres; une sueur froide coule de mon front... le me traîne à ma porte, je m'en-

ferme à double tour, je mets les verroux. J'attire Honorine à moi, je m'enlace dans ses bras : il me semble qu'elle doit me protéger.

Pourquoi ces précautions? Puis-je échapper à son ressentiment? Hâtons la scène cruelle que j'attends. Elle passera, comme mes jours de bonheur; il ne m'en restera que le souvenir.

J'ouvre tout. Je me laisse aller sur mon ottomane : j'attends les coups, les yeux fermés, sans poulx et sans haleine.

Il ne vient pas. Veut-il prolonger mon supplice?... Qu'il vienne, qu'il vienne, qu'il éclate, qu'il tonne, mais qu'il finisse.

J'aurai la force de supporter l'orage, disais-je hier à Julie! Je ressemble à ces enfans qui parlent sans cesse de courage, et qui redoutent

jusqu'aux fantômes de leur imagination.

Les chevaux repartent au galop... Je veux aller à ma croisée ; je ne peux me soutenir. « Honorine, vois » donc qui part. »

C'est lui. Il s'éloigne sans daigner me voir, sans avoir pris un moment de repos. Il est déjà loin, dit ma fille... Je respire.

Un domestique me remet une lettre... Elle est de lui. « Sans doute » vous vous applaudissez maintenant » de ce que vous avez fait. Vous sen- » tirez bientôt l'imprudence de votre » conduite : vous en gémirez ; il sera » trop tard. »

Que veut-il dire, que va-t-il faire ? Tout entier à l'amour, peut-il s'occuper de vengeance? Ces deux sentimens sont opposés ; ils ne trouvent pas de place dans le même cœur. L'espoir l'entraîne, le conduit, le

pousse sur les pas de Julie ; que lui importe sa femme ? On ne frappe pas l'objet auquel on n'a plus le loisir de penser.

Mais s'il ne retrouve pas Julie ? Elle a sur lui quinze heures d'avance ; elle doit être au delà de Paris, et il ignore la route qu'elle doit prendre. Exaspéré, au désespoir, il ne verra plus que celle qui la lui a ôtée. Il reviendra l'accabler du poids de sa haine.

De sa haine ? Est-il donc vrai qu'il puisse haïr ? Il a écrit ce billet dans un moment de colère et d'irréflexion. Un exercice violent, un intervalle d'un, de deux jours le rendront à lui-même. Il ne tourmentera pas celle qu'il a tant aimée, et qui n'a pas de tort envers lui. Fût-il susceptible de se porter à quelque excès, il aime sa fille ; elle obtiendra grâce pour sa mère.

Mais qui m'oblige à rester ici, en proie à tant d'anxiétés? Je peux retourner à Paris, descendre chez madame Delmont, la tenir continuellement entre lui et moi, éviter ainsi le reproche, les éclats qu'un homme bien né ne se permet jamais devant un tiers. Je vais partir.

Quitter sans son aveu le domicile où il m'a placée; paraître chercher la dissipation, les plaisirs, au moment même où j'ai encouru sa disgrace; donner lieu à ces inculpations vagues, toujours interprêtées avec plus ou moins de malignité, par cela même qu'elles n'ont rien de déterminé? Non, je ne fournirai pas d'armes contre moi, ni à lui, ni au public; j'ôterai à la malveillance jusqu'au plus léger prétexte; je resterai.

Je reçois une lettre de Julie. Elle a pas voulu s'exposer dans une

chaise de poste, avec une femme qui a perdu sa confiance. Elle pressent que M. de Francheville la suivra, et elle croit Thérèse capable de lui donner des facilités sur la route, ou dans les auberges. Elle a trouvé à l'hôtel garni où elle est descendue à Paris, deux officiers de marine qui ont connu son mari; elle s'est mise avec eux dans la diligence. Elle n'est entrée dans aucun détail sur les motifs de son voyage; mais elle réclamera leur protection, si les circonstances l'exigent. Elle me demande pardon des chagrins qu'elle m'a causés, de ceux qu'elle pourra me causer encore. Oh! je lui pardonne du fond du cœur.

Elle pressent qu'il la suivra! Aurait-il l'impudeur de se remontrer dans cette ville? Il juge sans doute que Marseille est le lieu où elle doit se croire le plus en sûreté contre lui.

et il est dans un état d'exaspération à tout entreprendre, à tout braver.

Mais ce que je pensais tout à l'heure, relativement à moi, de la puissance du temps et de la réflexion, aura lieu à l'égard de Julie. Incapable d'employer d'autres moyens que ceux de la persuasion, il sentira bientôt qu'il n'a rien à espérer d'une femme qui a pris un parti aussi énergique. Il reviendra sur ses pas; il armera contre l'amour son orgueil offensé, et dans la plupart des gens du grand monde, l'amour est un sentiment secondaire, toujours subordonné à la vanité, et même à l'intérêt personnel... Hé! mon Dieu, sais-je ce qu'il fera? Le cœur humain est un dédale, et le fil nous échappe au moment même où nous croyons le saisir.

Trois jours sont écoulés, et je n'ai de nouvelles de lui, ni de personne.

Une lettre de madame Delmont ! Il a été chez elle, chez tous ceux que nous connaissons. Partout il s'est montré plus aimable que jamais. Viennent ensuite les mariages, les naissances, les intrigues de l'ambition, le dépit de l'ambitieux joué. La lettre est longue : c'est un journal. Madame Delmont la termine en adressant à madame Ducayla les choses les plus affectueuses. Elle croit Julie toujours auprès de moi ; il est évident qu'il n'a point parlé d'elle : il a voulu s'assurer qu'elle n'est point à Paris, et il a été impénétrable. Que va-t-il faire ? Telle est la question que je me répète cent fois dans une heure, et que je ne peux résoudre.

Encore neuf jours de passés, et je ne sais rien.

Ah ! voici des lettres. Madame Montbrun a reçu Julie avec un véritable plaisir. Cette jeune veuve la

dédommagera, dit-elle, de l'éloignement de sa fille, qu'elle a mariée selon son cœur, et qui est parfaitement heureuse : puisse-t-elle l'être long-temps ! Pauvre petite Rose! Que serait-elle sans moi? Séduite, déshonorée, abandonnée, indigne des regards d'un honnête homme, elle eût passé sa jeunesse dans l'humiliation et dans les regrets. Elle ne peut penser à moi, sans un mouvement de reconnaissance et d'affection. Le bien qu'on a fait n'est jamais perdu pour soi ; c'est un baume pour toutes les plaies de l'âme : je l'éprouve en ce moment.

Et celle-ci, celle-ci, qui ne m'est pas tombée d'abord sous la main, et qui va tout m'apprendre !... C'est Julie qui écrit.

Il a couru nuit et jour. Il a joint la diligence à trente lieues de Marseille, fatigué, excédé, ne pouvant

plus se tenir à cheval. Son œil avide a plongé jusqu'au fond de la voiture. Julie était enveloppée dans son voile ; mais il a reconnu Thérèse. Il a fait arrêter le postillon. Il restait une place ; il l'a prise ; il était temps ; il n'aurait pu courir deux heures encore. Julie avoue que l'embarras, la frayeur que lui ont causé sa présence n'étaient pas sans quelque charme. Oh ! je le crois. Elle s'exprime avec une extrême réserve ; mais j'entends ce qu'elle ne dit pas.

Il a fallu arrêter à la poste prochaine ; il avait besoin de prompts secours, et cependant il a trouvé le moyen de parler à Thérèse en particulier. Sans doute cette fille lui a tout dit. Julie l'a renvoyée en arrivant à Marseille : elle a bien fait.

L'état où il était ne le rendait pas redoutable, et elle a cru ne pouvoir se dispenser de lui donner des [illegible]

Je l'en remercie. La vertu, dépouillée d'humanité, ne serait que du rigorisme : elle se ferait haïr. Mais que Julie se défie de sa sensibilité : un cœur faible change les mots ; les choses restent les mêmes.

On est entré dans Marseille. Julie s'est fait conduire chez madame Montbrun ; il est allé se cacher chez du Reynel. Il n'a vu personne ; il ne s'est montré nulle part ; il conserve un reste de pudeur.

Cependant il n'a pas essuyé tant de fatigues, sans avoir un plan arrêté, et il n'est pas en lui de se borner à respirer le même air que Julie. D'après ces réflexions, elle a cru devoir tout déclarer à madame Montbrun. Elle s'est décidée à ne pas sortir, et à ne recevoir personne. Cette conduite est sage et prudente.

Que de peines, que d'intrigue, que de combinaisons je vois dans

tout ceci! Quelle force de passion se décèle dans toutes ses démarches! L'amour ne veut pas reconnaître d'obstacles; la résistance l'irrite, et cependant le soutient. Julie, livrée aux transports de M. de Francheville, partagerait bientôt la destinée de celles qu'il a aimées, qu'il aimera encore.

Du Reynel est un homme bon et simple, qui ne s'inquiète, qui ne s'occupe de rien, à qui on fait tout croire, à qui il fera tout dire, tout faire, et qui est d'un rang à se présenter, à être admis partout. Il ne pouvait choisir d'agent plus docile et plus sûr.

Madame Montbrun a un jugement sain, un cœur droit; mais point d'esprit, rien de cette finesse, si ordinaire aux femmes, sans doute parce qu'elles en ont continuellement besoin. Madame Montbrun ne prévoira

rien, n'évitera rien. Julie sera réduite à se défendre seule, et elle aime! Qu'arrivera-t-il de tout cela?

Elle m'écrit avec exactitude; elle ne me cache rien de ce qui se passe dans son cœur : elle a plus de force en ce moment que je lui en supposais. Si elle écrit plus rarement, si ses expressions deviennent vagues, son style contraint, elle est perdue.

Il suit ses projets en homme du monde, sans blesser les bienséances; il y tient en amant passionné, avec persévérance. On l'a vu rôder le soir dans la rue où demeure madame Montbrun. Il était tout en noir, sans doute pour s'envelopper d'une obscurité plus profonde encore que celle de la nuit.

Il a fait demander plusieurs fois à madame Montbrun la permission de se présenter chez elle : on la lui a refusée. Il a écrit plusieurs lettres à

Julie : elle les a renvoyées sans les ouvrir. Pauvre enfant!

Enfin du Reynel entre en scène. Il se charge de remettre les lettres ouvertes. On les repousse ; il les dépose dans des endroits où il est certain qu'on les trouvera ; probablement il suppose, et avec raison, qu'on ne résistera pas à la curiosité, si on continue à combattre l'amour. La fierté renvoie une lettre cachetée ; elle est sans ressource quand la lettre est ouverte ; comment prouver qu'on ne l'a pas lue, et quelle est la femme qui ne lise, quand elle sent que celui qui a écrit peut croire qu'elle a cédé? D'ailleurs ses yeux ne laissent aucune trace sur le papier, et dans tous les cas, elle peut nier. Julie a lu.

Je fais à du Reynel plus d'honneur qu'il ne mérite : ces idées lui ont été suggérées. Mais malgré sa bonhomie, bien réelle, comment ne sent-

il pas l'indécence du rôle qu'on lui fait jouer? Quels raisonnemens ont trompé sa raison au point de le faire consentir à se dégrader?... Je m'y perds.

Madame Montbrun a fini par lui fermer sa porte. L'intrigante Thérèse a essayé de gagner les domestiques, et madame Montbrun a défendu à ses gens de la voir. Cependant elle a séduit quelqu'un de la maison : Julie trouve tous les jours des lettres sur sa toilette, dans son ouvrage, jusque dans les endroits où le soin de soi-même arme la pudeur contre toute espèce de surprise.

Ces lettres sont de feu. Elles allument ses sens; elles obscurcissent ses facultés morales. S'il paraissait devant elle, où s'arrêterait son délire? Elle l'ignore, dit-elle... Oh! après sa défaite, je n'en saurais douter.

Elle ne lira plus aucune de ces

lettres. Elle est bien décidée à déchirer celles qu'elle trouvera, en détournant la vue. Le pourra-t-elle? Comment résister à une obsession aussi soutenue? Ce style enchanteur, cette persévérence animeraient un cœur froid : quel effet doivent-ils produire sur une femme qui aime déjà !

Madame Montbrun a congédié tous ses domestiques. Mesure tardive ! Le poison circule dans les veines de Julie. Elle cédera à sa violence.

Elle a cédé ; c'en est fait. Depuis cinq jours elle ne m'écrit pas. Elle n'a plus rien à me dire. Je n'ai plus rien à prévoir.

Dieu! grand Dieu ! pouvais-je le soupçonner? Les bienséances, l'honneur, la probité, la nature, il oublie, il méprise, il brave tout. C'est lui qui m'écrit. Il ose m'écrire!

Je suis le seul obstacle à sa félicité,

et il veut être heureux. Julie l'aime, et ne lui oppose que sa vertu. Il en calmera les terreurs ; elle se donnera volontairement à lui. Je dois pressentir le moyen, le seul moyen qui peut le conduire à son but. Il me saura gré de concourir avec lui à rompre des nœuds qui lui sont devenus insupportables, et il me donnera des marques sensibles de sa satisfaction. Si je résiste, il saura me contraindre : il a entre les mains des pièces auxquelles je ne pourrai rien opposer.

La lettre tombe de mes mains ; mes esprits s'éteignent ; tout disparaît autour de moi... je reviens à la vie, et je me retrouve étendue sur le parquet. Ma tête est soutenue par Honorine. D'une main, elle s'efforce de me relever ; de l'autre, elle me fait respirer des sels. Elle appelle mes femmes, qui ne peuvent l'entendre ;

elle lève ses yeux innocens vers le ciel; elle me prodigue les noms les plus tendres..... j'approche cette figure angélique de la mienne; je la couvre de baisers. Tu n'as plus de père, m'écrié-je avec amertume, à demi suffoquée. En un instant, mon visage est inondé de larmes. Je serais morte, si je n'en avais pas trouvé.

« Je n'ai plus de père? repète l'aimable enfant, en sanglottant à son » tour. Qu'est-il donc arrivé à papa? » —Rien, rien, ma fille. Cet évanouissement a dérangé mes organes; j'ai articulé des mots vides » de sens. Reprends les tiens et » calme-toi. — Que je me calme, et » tu pleures! »

Que pouvais-je lui dire? je m'efforçais de retenir ces larmes, qui me soulageaient tant! je cherchais à paraître gaie. Elle m'observait

attentivement. Elle semblait vouloir lire sur ma physionomie ce qui se passait dans mon âme. Je la pris ; je sortis avec elle ; je ramenai son attention sur les objets en possession de lui plaire : heureux âge, où les peines sont si vives, mais si courtes ; où tout est distraction et jouissances !

Elle ne m'a pas pénétrée, je l'espère. J'éloignerai d'elle, autant que je le pourrai, le malheur affreux de mépriser son père.

Julie m'écrit enfin. Elle a gardé le silence dans l'incertitude où elle était que je fusse instruite des nouveaux projets de M. de Francheville. Il lui répugnait de m'en parler la première. Elle sait de lui-même que je n'ignore rien, et elle me raconte ce qui s'est passé.

Privé d'intelligences dans la maison, et irrité d'une résistance aussi

soutenue, il a déterminé du Reynel à forcer, pour ainsi dire, la porte de madame Montbrun. L'explication entre lui, cette dame et Julie, a été vive et précise. On a articulé des faits, et il est résulté de leur rapprochement que du Reynel a été dupe de sa crédulité. Il s'est cru l'agent d'un amour légitime, et cet habit lugubre n'a été pris que pour lui persuader que je n'existe plus. Indigné de se voir joué avec autant d'audace, du Reynel a écrit à M. de Franchéville, chez madame Montbrun même, qu'il ait à sortir de chez lui à l'instant.

Il a obéi. Il s'est retiré dans une auberge, et le lendemain, avec de l'or probablement, il s'est introduit chez madame Montbrun. Julie a voulu fuir ; il s'est jeté entre elle et la porte ; elle a été forcée d'écouter ses propositions. Elle les a rejetées avec un

froid dédain, et il persiste dans son affreux projet!

Il n'a pas craint de se présenter aux parens de Julie et de solliciter leur intervention dans cette affaire. Malgré l'éloignement très-marqué qu'ils manifestent pour la jeune femme, ils ont été révoltés de l'immoralité d'un homme qui, pour satisfaire une passion aveugle, propose de rompre des nœuds qui lui ont été chers, et qui sont toujours respectables. Repoussé partout, réduit à se cacher de nouveau, mais subjugué, tyrannisé par son amour, il a cru que celle qui frémit à la seule idée de causer un divorce, sera capable d'en profiter quand il sera consommé. C'est dans ce sens que s'exprime une dernière lettre, écrite à Julie avant son départ pour Paris.

Ainsi donc les tribunaux vont retentir de ses clameurs indécentes;

la malignité publique va se repaître d'une nouvelle scène scandaleuse. Je n'ai qu'un moyen de prévenir un éclat ; c'est de concourir avec lui à rompre un engagement, *qui lui est devenu insupportable !* Mais le dois-je ? quelle est la femme irréprochable qui renoncera volontairement à son état ; qui, par une condescendance répréhensible, éloignera l'enfant de son père, rompra tous les liens qui les unissent ; qui n'espérera pas que, revenu de son égarement, ce père aura le temps de se reconnaître, et de tout réparer avant que la loi ait prononcé ? Voilà ce que je lui ai répondu sans aigreur, mais sans faiblesse. J'ai emprunté le langage de la froide raison ; il se fait toujours écouter ; les reproches irritent, et l'homme blessé ne voit dans ses procédés les plus durs qu'une juste récrimination.

Cependant,

Cependant, mon ton modéré couvre une résistance ouverte, un refus positif, et si je me défends, il a, dit-il, entre les mains des armes auxquelles je n'aurais rien à opposer. Quelles sont-elles? Je suis bien certaine de ne pas lui en avoir fourni. J'ai aimé, j'aime encore, j'aime bien tendrement; mais je suis restée pure, il le sait, et parmi les personnes que nous connaissons, il n'en est aucune qui m'ait soupçonnée.

Mais je suis éloignée du public et de mes juges. On leur dira, on leur persuadera les choses les plus fausses et les plus absurdes. Je serai frappée comme ces victimes qui se laissaient conduire à l'autel, sans résistance, sans prévoyance, et qui ne connaissaient leur sort qu'en recevant le coup mortel. J'irai à Paris.

Qu'y ferai-je? En quoi consistera

ma défense? Je ne vois pas qu'il puisse établir sa demande sur autre chose que l'incompatibilité des humeurs; mais comment prouver qu'on a été constamment dans son intérieur, sage, douce, prévenante, économe, et bonne mère? Quels amis viendront, des extrémités de la France, déposer en ma faveur? Ai-je une famille, une famille recommandable, qui me protège, qu'on craindra de blesser, dont les réclamations seront écoutées? Je serai seule avec mon innocence, et j'aurai contre moi le rang, la fortune, l'intrigue et la séduction. Quelle position déplorable! Oh! ma fille! ma fille!

Quel est ce paquet? Une lettre du prince, de cet homme généreux, à qui celui qui veut cesser d'être mon époux a dû une place brillante, qui m'a donné dans tous les temps des marques d'un intérêt sincère... Voilà

un défenseur. Et ma tête, constamment exaltée, ou fatiguée, en cherchait où je ne pouvais en trouver.

« Madame,

» Depuis long-temps je déplore
» les égaremens de votre mari. De-
» puis long-temps je parais ne pas
» m'occuper de vous, et persuadé
» que l'intervention d'un tiers, dans
» des démêlés du genre des vôtres,
» aigrit au lieu de rapprocher, je
» garderais encore le silence, si vo-
» tre réputation n'était attaquée dans
» ce qu'elle a de plus précieux pour
» une femme telle que vous. Ren-
» dez-vous ici sans perdre un ins-
» tant. Je me flatte que mes démar-
» ches vous seront utiles. Je vous
» présenterai moi-même à vos juges.
» Je ne chercherai point à les in-

» fluencer; mais je demanderai
» j'exigerai justice.

» Descendez à mon hôtel; la prin-
» cesse vous y recevra. Elle vous
» prendra sous sa protection, et il
» suffira de sa bienveillance pour dé-
» truire les imputations calomnieuses
» dont on vous charge. Agréez, je
» vous prie, etc. »

Un mémoire! un mémoire imprimé... en si peu de temps! il est dirigé contre moi.

Oh! voilà le comble de l'horreur! il a conservé cette lettre de madame de Soulanges. Cette lettre, à laquelle il n'avait donné aucune confiance, est l'arme dont il m'a parlé, et qu'il emploie bassement, traîtreusement pour me perdre à jamais. Et ce mémoire circule, et je suis adultère aux yeux de toute la France!... Barbare! tu veux m'ôter mon état, ma renommée; tu veux dépouiller ta fille de

l'estime qu'elle a pour moi; tu oses m'attaquer dans son cœur! voilà ce que je ne peux supporter, ce que je ne dois pas souffrir. Je pars, je pars aujourd'hui même. Je ne suis plus cette femme timide, qui ployait devant lui, qui redoutait son regard, qui s'abreuvait de larmes amères et secrètes. L'indignation double mes forces; elle les soutiendra. Ma cause est celle de ma fille; je la prendrai avec moi; je la présenterai partout; partout on verra deux victimes; on les soustraira au coup; il retombera sur celui qui veut nous accabler.

CHAPITRE II.

Le Divorce.

Je suis à Paris, logée, aimée par la princesse. Avec quelle bonté, quelle grâce décente elle m'a accueillie ! Quelles tendres caresses elle a prodiguées à Honorine ! Elle s'est attendrie sur son sort; elle ne cesse de nous donner, à toutes deux, les témoignages du plus vif intérêt; elle nous présente aux personnages les plus élevés, comme les objets de la plus odieuse persécution; elle nous fait des amis, des protecteurs de tous ceux qui viennent lui faire leur cour.

Je suis là comme chez moi. Il est si facile de se mettre à son aise avec ceux qui nous aiment !

Le prince a déjà vu les chefs de la magistrature. Il s'est rendu garant de la pureté de mes mœurs; il a annoncé un mémoire de défense qui détruira les imputations dirigées contre moi. Il m'assure que je serai maintenue dans mes droits, rétablie dans mon honneur. Je le crois : il est si doux de le croire !

Nobles et généreux protecteurs, quel charme vous répandez sur ce qui vous environne ! quel calme vous portez dans mon cœur ! avec quel empressement, quelle satisfaction j'adresse mes hommages à ceux pour qui la grandeur n'est que le privilége de bien faire, et qui, sans descendre de leur rang, élèvent jusqu'à eux les personnes qu'ils en jugent dignes !

La princesse a été très-belle. Elle est parvenue à cet âge où la dignité remplace, sans les faire oublier, les

grâces de la jeunesse, où la raison pare l'esprit, où l'amabilité gagne les cœurs. Vieillir ainsi, c'est être toujours jeune.

Sa réputation est pure comme son âme, et quand elle a dit que je suis une femme estimable, on la croit sur sa parole; on me marque les égards qui me sont dus peut-être, mais auxquels je n'osais plus prétendre.

Elle a des enfans. Elle les aime comme j'aime le mien; elle les a élevés comme j'élève ma fille : les maîtres, les livres pour elle; des explications courtes et claires pour ses élèves.

Peut-on accuser de telles mères? peut-on même les soupçonner d'inconduite?

Elle veut bien marquer de l'étonnement en écoutant Honorine. Elle est mère; elle sait quel plaisir elle

me fait en louant mon enfant : c'est m'inviter à louer les siens. Ils sont au-dessus des éloges.

Ma tournure d'esprit, ma conversation, ma manière d'être paraissent lui plaire. Elle passe avec moi les momens qu'elle peut dérober à la représentation. Elle aime à lire dans mon cœur, et elle m'ouvre le sien. Elle a aimé comme moi, mais elle a toujours pensé que les plaisirs d'une liaison illégitime ne valent pas les regrets qui la suivent, et elle a trouvé moins dur de combattre, que de vieillir dépouillée de sa propre estime.

En effet, il est une époque de notre vie où le monde nous quitte, où on n'en obtient plus que des déférences, qui s'adressent au rang et non à la personne, où il est essentiel d'être bien avec soi.

Je ne me lasse pas de parler de la

princesse, parce que je me trouve toujours bien de l'entendre. Je n'ai pas trente ans, et je suis déterminée à vieillir comme elle. L'image chérie est toujours présente à mon cœur ; mais elle ne le remplit plus exclusivement ; mes sens sont calmes ; l'objet qui les a si vivement agités est dans un autre hémisphère ; les intérêts majeurs qui m'occupent éteignent peu à peu mes autres sensations. Je reprendrai sur moi un empire absolu.

J'ai conféré longuement avec un avocat célèbre ; il a pris des notes détaillées sur tout ce que je lui ai dit. Mon mémoire paraîtra incessamment.

Le prince vient de me présenter au chef suprême de la magistrature, qui m'a écoutée avec complaisance. Mais il m'a objecté que la dénégation des faits n'est pas une preuve,

et qu'il n'est pas de coupable qui ne nie ce dont on l'accuse. Il a ajouté avec beaucoup de douceur, que la bienveillance de la princesse est pour moi une présomption favorable, mais seulement pour le public, et que les tribunaux ne prononcent pas d'après des présomptions. Le prince s'est élevé contre cette manière de voir; le magistrat lui a fait observer, avec beaucoup d'égards, combien, dans cette affaire, leur manière de sentir doit être différente, et je suis sortie de chez lui, le cœur navré, les yeux pleins de larmes.

« Ainsi donc, disais-je, on m'ac-
» cuse, et je serai condamnée, parce
» que je ne peux confondre le ca-
» lomniateur. Non, m'a répondu le
» prince. Si une simple dénégation
» n'est pas une preuve, l'accusation
» qui n'en présente aucune, peut-elle

» être admise? » Je défie qu'on en trouve contre moi.

Affaire cruelle pour moi, pour lui, quel qu'en soit le résultat ! Si je succombe, il aura divulgué mon infamie et sa honte; s'il est accablé par la vérité, il n'est plus, aux yeux des honnêtes gens, que le vil jouet des passions les plus effrénées, qu'un être sans pudeur, sans probité, marqué du sceau de la réprobation générale : et cet homme est le père de mon enfant !

N'est-il pas des moyens d'arrêter cette scandaleuse procédure ? Est-il possible qu'il ne sente pas combien elle nous sera fatale à tous deux ? Sera-t-il sourd à la voix conciliatrice et puissante qui essayera d'opérer un rapprochement ? La médiation du prince ne fera-t-elle pas ce que n'obtiendraient jamais mes plaintes et mes prières? Un homme du monde

ne heurte pas un personnage élevé jusqu'aux marches du trône; il cède à regret; mais il sacrifie tout à la crainte de déplaire, à celle d'un ressentiment, qui peut l'atteindre tôt ou tard. M. de Francheville est éloigné de Julie; il mène une vie dissipée, peut-être pour échapper aux reproches de sa conscience; mais la dissipation ne s'accorde pas avec un amour violent. Peut-être encore ne désire-t-il qu'un prétexte pour cesser ses poursuites; peut-être n'est-il arrêté que par la fausse honte de faire les premiers pas. Hé bien! je les ferai; j'invoquerai l'intervention du prince... Non. Il parlera en homme indigné; il s'expliquera avec le ton de hauteur que prend naturellement un grand à l'égard de l'inférieur qu'il méprise; il humiliera mon mari, et le coupable, persuadé qu'il doit renoncer à l'estime, n'a

plus d'intérêt à rétrograder. Je m'adresserai à la princesse. Il n'y a qu'une femme et une femme d'esprit qui puisse apporter dans une entrevue aussi délicate, ces ménagemens, cet heureux choix de mots, ces insinuations fines et fortes à la fois, qui frappent l'esprit et le cœur, sans blesser l'amour-propre.

Je lui ai communiqué mon idée ; elle a daigné l'adopter. Elle a fait prier M. de Francheville de se rendre chez elle. Il a résisté à une première invitation ; il n'a osé se refuser à la seconde. Au moins j'aurai tenté tous les moyens possibles de redonner un père à mon enfant. Ah! qu'il revienne à nous, du moins en apparence ; qu'il me délaisse, qu'il suive ses goûts ; mais qu'il respecte les mœurs publiques, et qu'Honorine un jour puisse l'avouer sans rougir.

Est-ce trop exiger de lui? Une

femme outragée peut-elle se conduire avec plus de modération? Celle dont j'use envers lui ne doit-elle pas le ramener à des sentimens honnêtes, et n'aurai-je pas justifié ses bienfaits, si je parviens à le sauver de lui-même?

Il est entré; j'entends tout d'un cabinet voisin. La princesse s'exprime avec une douceur, une grâce, une sensibilité auxquelles il ne résistera pas. Ce n'est pas un pardon qu'elle lui offre; elle le prie, elle le presse de ne pas m'accabler. Elle lui représente, elle lui prouve que son intérêt personnel doit le porter à étouffer cette affaire. Elle lui rappelle qu'il est père; elle lui trace un tableau fidèle de la beauté d'Honorine, de sa candeur, de l'amour qu'elle lui porte. Si un ange s'était chargé de ma défense, il ne parlerait pas avec plus de charme, de

force et de raison... Il paraît ébranlé.

Je ne balance plus, Honorine est avec moi; j'ouvre la porte du cabinet; je me présente; je lui présente sa fille; je la mets dans ses bras. Je tombe à ses genoux; je les mouille de mes larmes; je les presse contre mon sein; j'invoque son cœur; j'ai le ton, l'accent de la tendresse; j'en éprouve la douce émotion; je peux encore revenir à lui; je le sens, je le lui dis, je le conjure de le vouloir. Honorine ne me comprend pas; mais elle voit ma douleur, elle élève ses mains innocentes, elle demande grâce... Oh! elle va nous être accordée. Sa paupière est humide, sa poitrine gonflée, sa respiration pénible. Il est fortement agité, et rien dans ses mouvemens, dans l'expression de sa figure n'annonce un homme qui se prépare à consommer un crime. La princesse nous enlace tous

dans ses bras. Il ne cherche pas ma main ; je prends la sienne ; il n'éloigne pas sa joue, et j'y fixe mes lèvres. Honorine le caresse, en lui donnant les noms les plus doux. Ses larmes coulent enfin. Il en couvre le visage de son enfant.

« Je suis un malheureux ! je suis » un monstre ! s'écrie-t-il ; je le sens, » je l'avoue ; mais une fatalité inex- » plicable me poursuit et me sub- » jugue. Comment lui échapper ? Où » chercher un refuge ? Dans les bras » de madame, lui répond la prin- » cesse. »

Il s'y précipite ; il me presse tendrement dans les siens ; chaque instant ajoute à sa vive sensibilité. Dieu soit béni. J'ai retrouvé mon époux ; Honorine a retrouvé son père.

Il va donner ordre à son avocat de cesser ses poursuites, de retirer sa plainte, et, s'il est possible, tous

les exemplaires de ce mémoire diffamant. Il me reconduira en Champagne; il s'y fixera tout à fait; il y vivra entre sa fille et moi.

Il me laisse dans un enchantement qui n'est pas celui de l'amour, mais un sentiment délicieux, indéfinissable, qu'éprouvent seuls ceux qui échappent à une crise terrible. Je reçois les félicitations du prince, de la princesse, de toute la cour. Le bruit se répand du palais dans les hôtels voisins, que mon mari a reconnu ses torts, qu'il s'empresse de les réparer, qu'il me rend son affection. La mienne en sera le prix; j'y ferai tous mes efforts, et je sens avec une satisfaction bien pure qu'ils ne seront pas impuissans.

Il ne vient pas, et il devait être de retour dans deux heures. Elles s'écoulent les unes après les autres; je les compte, je prête l'oreille, je

regarde... Je ne vois, je n'entends rien. M'aurait-il trompée? Oh! non, non. Eloignons cette idée; elle est insupportable. Vif, emporté, il se laisse aller au gré d'une imagination délirante; mais il est incapable de feindre par la violence même de ses sensations. Il a pleuré, et les larmes d'un homme tel que lui sont toujours sincères.

Cependant il ne vient pas! je ne saurais résister plus long-temps à mon impatience. J'envoie chez lui, chez son avocat, chez son avoué. Qu'une journée est longue pour qui attend et souffre!

Mes émissaires rentrent les uns après les autres, et celui qui paraît ajoute à l'inquiétude que m'a donné celui qui l'a devancé. Il a quitté son hôtel garni; on ignore où il s'est retiré; son avocat même n'a pas son adresse. Il m'a trompée, oui, il m'a

trompée, et je retombe dans un état plus cruel que celui dont il m'avait tirée. Le poids de l'infortune vient m'accabler avec plus de force, au moment où toutes les facultés de mon âme s'ouvraient à l'espérance et au bonheur. Je ressemble à ce malheureux qu'on conduit au supplice, à qui une voix imprudente fait entendre le mot *grâce*, qui lève ses yeux reconnaissans vers le ciel, et qui, en les reportant autour de lui, retrouve les bourreaux, le désespoir et la mort.

Il m'a trompée!... non, il était de bonne foi, j'en suis convaincue. Son cœur n'a-t-il pas toujours été partagé? L'infortunée Murville n'était-elle pas oubliée près de moi? Ne reprenait-elle pas son empire dès qu'il m'avait quittée? Julie aussi a été oubliée un moment. La nature et mes larmes ont éloigné son image;

elle s'est reproduite avec une force irrésistible. S'il revenait, il s'attendrirait encore, et il serait tout à Julie en s'éloignant de moi.

Je l'excuse, je crois... Ah ! il est le père d'Honorine. Je ne peux l'oublier.

Le prince est indigné. Il veut le trouver, lui reprocher sa mauvaise foi, l'oubli du respect qu'il doit à la princesse, et qu'il a abusée comme moi. La police a fait des recherches. On a trouvé mon mari. Mais il refuse de recevoir personne ; il ne répond à aucune des lettres que nous lui écrivons ; il a renvoyé les dernières, sans vouloir les lire. Le malheureux ! il n'a pas l'habitude du crime, et il se défie de son cœur. La princesse ne me quitte pas ; elle me console, elle cherche à me rendre ma première énergie, qui peut seule me tirer de l'accablement profond

où je suis. Je sens plus que jamais la nécessité de me défendre, et je souffre horriblement à l'aspect de cette pile de mémoires, où je me porte accusatrice à mon tour, et qui seront distribués demain. Oh! oui, j'allais revenir sincèrement à lui; j'en trouve la preuve dans les combats qui s'élèvent entre ma raison et mon cœur. Cruel homme! quelle femme tu dédaignes, tu rejettes! elle t'avait pardonné tout, jusqu'au dessein de lui ôter l'honneur, et tu veux que ce projet coupable s'accomplisse!... Oh! ma fille! ma fille!

Dans deux jours, cette cause sera soumise au jugement du tribunal et du public. Déjà le journaliste avide se dispose à recueillir les détails, et l'oisiveté à s'en amuser. Et moi, triste aliment de la curiosité, renfermée ici, incertaine de mon sort,

comptant les minutes, les secondes, en pleurant sur Honorine, j'attendrai qu'on vienne m'apprendre si je suis ou non une femme d'honneur.

Téméraires et vains jugemens des hommes ! ils croient avoir tout fait quand ils ont prononcé d'après leur conscience. Et qu'est-elle cette conscience sur laquelle ils se reposent, si ce n'est leur manière de voir et de sentir ? Deux juges, dont l'un condamne et l'autre absout, dans la même cause, n'ont-ils pas également la conscience en paix ? Un des deux se trompe nécessairement : quel est donc celui qui peut se flatter de voir et de sentir juste ? Et on trouve des hommes qui osent juger ?

Mon avocat dit ma cause excellente. Il voit, il sent ainsi. Serait-ce la première fois qu'il aurait eu cette opinion d'une affaire, et que son client aurait succombé ?... Pourquoi

ajoutai-je aux tourmens dont je suis la proie, cette affreuse anxiété, qui est peut-être le plus cruel de tous? On va prononcer sur ma réputation; mais peut-on m'en dépouiller, même en déclarant que je l'ai perdue? N'ai-je pas pour moi ma mémoire, qui est ici ma conscience? N'ai-je pas l'estime de la cour et de la ville?... Mais cette estime survivrait-elle à un jugement qui m'en déclarerait indigne? La princesse, elle-même, entraînée par la multitude... Oh! ma tête! ma tête! il me semble qu'elle va éclater. Les idées y surabondent, et elles s'y multiplient sans cesse. Elles y portent un désordre qui se communique à tout mon être. Je ne conçois pas comment j'existe.

Le jour, l'heure sont arrivés. Le prince a envoyé son secrétaire intime au palais. Il a l'ordre de venir,

sans

sans perdre un instant, nous donner le résumé du jugement.

Quel sera-t-il ?... Oh ! mon enfant ! mon enfant ! je suis déshonorée, si ton père n'est déclaré un homme pervers. Il faut que tu perdes l'un ou l'autre. Si c'est moi, que deviendras-tu ? On ne confiera pas l'innocence à une femme adultère... Moi, adultère, grand Dieu !

Elle sera remise à son père, à son père, qui n'attend qu'un jugement qui me flétrisse pour voler auprès de Julie, lui offrir sa main, l'obséder sans relâche. Et toi, mon enfant, et toi, livrée à des mercenaires, incapables de ces tendres soins que je t'ai prodigués depuis ta naissance, indifférens à tes succès, au développement de ton esprit et de ton cœur, insensibles aux privations que t'imposera ce nouveau genre de vie, aux chagrins qu'eux-mêmes au-

ront provoqués, tu souffriras, tu appelleras, tu invoqueras ta mère. Un mot, une caresse d'elle te calmeraient : ce mot, cette caresse te seront refusés. Nos cœurs ne s'entendront plus.

« Monseigneur, je vous dois beaucoup, et cependant je vous demande une dernière grâce. Ayez pitié, si je succombe, de ma pauvre Honorine ; qu'elle ne vous quitte pas ; qu'elle soit élevée avec les jeunes princesses. Elle est bonne, sensible, docile. Sa soumission, sa reconnaissance vous payeront de vos bienfaits. C'est tout ce qu'elle pourra vous offrir; mais vous ne dédaignerez pas ce faible tribut. — Madame, je ne crois pas que vous succombiez; mais si tel est votre malheur, je me charge de votre enfant, je le dépose dans les bras de la princesse, et per-

» sonne n'osera l'arracher de cet
» asile. »

Le secrétaire rentre. Un tremblement général me saisit; la princesse est obligée de me soutenir. Elle a la bonté de me donner des secours.

Il n'y a point de jugement définitif. Mon avocat a parlé en second, et il a développé une force de moyens, une éloquence qui ont entraîné l'auditoire. Son adversaire a répliqué. Des murmures d'improbations se sont fait entendre. Il a ramené les esprits en offrant, en demandant la preuve par témoins des faits qu'il a avancés. Sa demande est admise. Les témoins seront entendus à la huitaine.

Des témoins! il n'y en a pas, et j'en ai, moi! J'ai la présence d'Honorine, et la pudeur d'une mère. Elle était là; elle ne m'a pas quittée d'un instant, et j'interpelle toutes les mères. Quelle femme est assez vile

pour se prostituer en présence de son enfant?

Au moment où le président a prononcé, un jeune homme décoré, couvert de sueur et de poussière, a percé la foule, s'est élancé dans l'enceinte réservée aux juges, les a suppliés de l'entendre, et les a suivis dans la salle des délibérations. Quel est ce jeune homme? Est-ce de moi qu'il s'occupait? Quel intérêt puis-je lui inspirer? Il n'en est qu'un qui soit disposé à tout faire, à tout oser pour moi, et l'Océan nous sépare.

Une lettre... Elle est de lui; elle est de Sainte-Luce! Sainte-Luce est à Paris!

Il est ici! Ah! dans la position où je me trouve, m'est-il permis de m'occuper de lui? Courbée sous une accusation d'adultère, le serai-je par le cœur; justifierai-je en secret la

haine de mon ennemi? Je ne dois pas lire cette lettre.

Hé! qu'ajoutera-t-elle à mes peines et à mes sentimens? Je sais qu'il est ici : n'est-ce pas savoir ce qui l'amène, ce qu'il espère de l'avenir qui va s'ouvrir pour moi? Cette lettre d'ailleurs ne peut-elle pas traiter de mon affaire, ne parler que de cela? Ne sent-il pas l'extrême réserve que lui impose la circonstance? Cependant... je ne peux m'en défendre, je l'avoue; je lirai; je lis.

Il venait de rentrer à Cherbourg. Le désœuvrement lui a fait parcourir un *factum*, que le hasard lui a offert. Quels ont été son étonnement et sa fureur, quand il a vu que cet écrit me diffame, et que, sans le nommer, on l'inculpe directement! Il est monté à cheval : il a couru jour et nuit, non pour aller

séduire une femme à Marseille, mais pour venir défendre, secourir l'innocence. Il a déjà adopté un plan, il a pris des mesures générales. Il me prie d'être tranquille; il me promet le triomphe le plus éclatant. Oh! oui, je compte sur lui. C'est à l'amour qu'il appartient de faire des prodiges. Encore un, celui-ci encore!

Il termine sa lettre par la formule d'usage, sans ajouter un mot qui ait rapport à nos sentimens secrets. Par *post-scriptum*, il me dit qu'il m'écrira tous les jours, qu'il m'instruira de ses démarches, et des succès qu'il croira pouvoir se promettre. Honnête, estimable, charmant jeune homme! il est toujours ce qu'il doit être.

Oui, il m'écrit tous les jours, à la même heure. Le timbre de ma pendule et le marteau de la porte se

font entendre en même temps. Il sait de quel poids m'accablerait un quart-d'heure de retard.

Je lis ces lettres, je les relis, je les relis encore. L'expression devient plus sentimentale, plus forte. Le mot *amour* n'y est pas, et je le trouve à chaque ligne; il est temps de l'arrêter. J'essaie de lui répondre avec calme. Je m'efforce de parler reconnaissance, amitié. Je suis gauche, contrainte. Comment fait-on pour écrire ce qu'on ne pense pas, pour ne pas dire tout ce qu'on pense?

Non, je ne suis pas reconnaissante, et de quoi le serais-je? Ne sais-je pas quelle satisfaction je trouverais à le servir, et pourquoi affecterais-je de me restreindre à l'amitié? Me mentir à moi-même! Le tromperais-je, si je parvenais à me tromper?

Il faut tout dire ou me taire... Je me tairai... Hélas! je n'ai qu'un moment dans toute une journée. Je le prolongerai, j'en doublerai les délices, en écrivant à mon tour... Je ne le dois pas; je ne le ferai pas. Depuis si long-temps je me nourris de sacrifices! Encore celui-ci.

Que peut la prudence contre une passion insurmontable? J'aurais mieux fait de lui répondre, eussé-je dû écrire tout ce que je sens. Mon silence l'accable, dit-il. Aurais-je oublié son amour, sa constance inébranlable, son dévouement absolu? Je l'ai affligé : c'est ce que je craignais; je n'avais plus que cela à craindre. Sa lettre est enivrante : elle porte le feu dans mes veines, le désordre dans ma tête, et je ne peux la quitter. Oh! grâce, mon ami, grâce! je te la demande à genoux. Ne m'expose pas à combattre encore. Il

m'est affreux de te résister. Si tu savais ce que me coûte une victoire, tu gémirais sur nous deux... Et je reprends cette lettre, et je la relis!... Je cours cacher mon délire dans le sein de la princesse.

« Madame, ôtez-moi cette lettre : » c'est du poison que je tiens dans » mes mains. Je ne me connais plus ; » je ne sais où m'arrêter. Je vou- » drais que ce divorce, que j'ai tant » redouté, fût prononcé, dût-il en- » traîner ma diffamation. L'homme » à qui je me donnerais sait que je » suis pure. Cachée avec lui, n'im- » porte dans quel coin du monde, » toute à l'amour et à ses délices, » que m'importeraient l'opinion des » autres, leurs vaines clameurs?... » Je m'égare... Que serait-ce, si je le » voyais, si je lui parlais! Au nom » de Dieu, madame, ne me quittez » pas; fermez-lui votre porte; dé-

» fendez qu'on reçoive ses lettres.... »

La princesse est effrayée de l'état où je suis. Elle me demande la clef de mon secrétaire. Je la lui donne, et j'ai pénétré son intention ! Elle revient. « Hé bien, lui dis-je, en » est-ce fait ? — Ma chère enfant, il » ne vous reste plus rien de lui. — » Et mes souvenirs, madame ! arra- » chez-les donc aussi de mon cœur. »

Elle demande une voiture. Elle a la bonté de se rendre chez lui. La femme la plus distinguée de France, chez un capitaine de vaisseau ! Elle ne peut le recevoir ici, et la prudence ne lui permet pas d'écrire. Elle va le prier de me ménager. Je voudrais qu'elle fût partie, et cependant je la retiens. Elle se dégage de mes bras ; elle s'éloigne. Me voilà seule... Seule ! je ne le suis pas ; je ne peux plus l'être.

Avec quelle impatience j'attends

son retour! Elle me parlera de lui, rien que de lui : elle ne peut avoir à me parler d'autre chose.

La voilà! la voilà!

C'est demain que les témoins seront entendus... Je l'avais oublié. Il n'avait qu'un moyen de s'élever contre leur témoignage : c'était de se mettre en cause lui-même; il l'a fait. Il a attaqué M. de Francheville en réparation. Il me semble qu'il ne m'a rien dit de cela dans ses lettres. Non, il ne m'en à rien dit... Ai-je pensé moi-même à lui en parler dans ses réponses que je voulais faire si froides, et que je n'ai pu terminer!

L'heure a sonné et le marteau est muet! Point de lettre! Je n'en recevrai plus! j'y ai consenti!

Voilà la nuit. La pendule répétera l'heure du matin, et je n'aurai pas de lettres!

Pas de lettre, ni de sommeil! Ah! quelle nuit!

La princesse entre chez moi. « Habillez-vous, ma chère amie; » vous allez paraître devant le tribunal. — Moi, madame! — Je » sens ce que cette démarche a de » pénible pour vous; mais elle est » indispensable. J'ai cru ne devoir » pas vous en parler d'avance : il est » des choses qu'on sait toujours assez » tôt. — Hé! madame, que ferai-je » au palais? — Vous confondrez vos » accusateurs.—Je mourrai de honte. » — L'innocence qui triomphe vit et » jouit. — Dispensez-moi, je vous » supplie..... — Le tribunal vous » mande; que voulez-vous que je » fasse? Prenez Honorine avec vous. » Soyez confiante, et surtout cou- » rageuse. Pensez que vous devez à » votre enfant de lui conserver l'hon- » neur de sa mère. »

Je me laisse habiller, je me laisse conduire. Pourquoi deux voitures?

On me fait monter dans l'une, avec trois jeunes dames à peu près de mon âge et de ma taille. Honorine, trois autres petites filles, et une dame de confiance de la princesse, sont dans l'autre. Nous partons.

Mon avocat attend à la grille du palais. Je descends, et ce n'est pas à moi qu'il présente la main! Il prend une de ces dames, il la conduit, il ne parle qu'à elle, il lui adresse ce qu'il ne devrait dire qu'à moi. Je n'y comprends rien.

Cette dame appelle Honorine. Ma fille s'avance; un autre enfant court... Ah! il y a deux Honorine.

Mes genoux se dérobent sous moi. J'ai besoin d'être soutenue en montant l'escalier.

Nous entrons dans la salle du con-

seil ; la porte se ferme ; mon avocat s'approche de moi. « Vous allez pa-
» raître, madame, devant les té-
» moins qui ont déposé contre vous.
» Il faut qu'ils vous reconnaissent et
» qu'ils vous désignent entre ces
» dames. Ils ont peut-être des émis-
» saires au dehors ; voilà pourquoi
» je me suis éloigné de vous, quand
» vous êtes descendue de votre voi-
» ture. Ils auront cru probablement
» que celle à qui j'ai donné la main,
» que j'ai entretenue de votre affaire,
» est ma cliente. S'ils ont des intelli-
» gences dans l'intérieur, ils vou-
» dront diriger leurs complices, et
» ils les égareront. M. de Sainte-Luce
» est dans une autre salle avec cinq
» à six jeunes gens de son âge. Il
» mettra les témoins à la même
» épreuve, et la calomnie sera cer-
» tainement confondue, si vous par-
» venez à vaincre ce trouble, qui est

» bien naturel, mais qui vous déce-
» lerait. »

Hé! comment le surmonterai-je? Atterrée par la force de l'accusation, agitée par la présence de Sainte-Luce, effrayée, révoltée d'être donnée en spectacle, tourmentée par l'incertitude de mon sort à venir, puis-je commander aux facultés de mon âme? Quelle femme porte la sérénité sur le front, quand son cœur est brisé? Il en est, dit-on. Que je les plains! elles ont nécessairement l'habitude du crime, ou du moins de la dissimulation.

Mon avocat m'apprend encore qu'il a demandé que madame de Soulanges se retirât avant que je parusse. Sa sûreté personnelle est liée à celle des autres témoins, et il lui eût suffi d'un signe pour les éclairer tous. La malheureuse! elle a tué son mari; elle est l'unique cause de ce

malheureux procès! son aspect m'eût fait horreur. Mais sans doute elle eût baissé la vue devant moi, et c'eût été s'avouer coupable.

On nous invite à paraître... Oh! je le sens, il est impossible que les témoins ne me devinent pas.

Ils se composent de la misérable qui habite l'étage au-dessous de celui qu'occupe le chirurgien; des prostituées qu'elle retire chez elle; de quelques malheureux ramassés çà et là, dont les physionomies annoncent des âmes de boue. Le président fait lire leurs dépositions. Elles sont entièrement conformes. On leur a donné probablement leur leçon écrite; ils l'ont parfaitement retenue.

Le président ordonne à l'un d'eux de me reconnaître. Il fixe alternativement mes compagnes et moi. Le scélérat a l'habitude de faire des victimes, et de lire dans leurs traits dé-

composés l'expression de la douleur. Il me désigne d'un ton ferme; les autres suivent son exemple.

J'oublie où je suis; je ne vois plus le tribunal, une assemblée nombreuse et respectable; je tombe à genoux; je prends le ciel à témoin de mon innocence; je le conjure d'éclairer mes juges. Honorine, fondante en larmes, se jette dans mes bras. « Voilà sa fille, s'écrient tous » les témoins à la fois. » Et je n'ai pour moi que le témoignage de la femme du chirurgien, qui est nul, puisqu'elle est seule.

Une porte s'ouvre. C'est Saïnte-Luce qui entre, qui s'élance au milieu du parquet. Ce qu'il a entendu l'a exalté au point de ne plus lui permettre d'écouter sa raison, ni la prudence. Son aspect épuise ce qui me reste de force. Saïnte-Luce, les té-

moins, les juges, tout disparaît de devant moi.

Un bruit, confus d'abord, attire mon attention. Je retrouve peu à peu l'usage de mes sens. Je distingue enfin ce cri général de consolation : vous avez gagné votre procès.

Je suis chez la princesse. Mon lit est entouré de tous mes amis..... Sainte-Luce seul n'est pas ici. Il ne doit pas y être, je le sais; je ne dois pas désirer sa présence, et cependant....

Je suis en état d'entendre les détails. C'est à Sainte-Luce que je dois tout. Il a supplié les juges d'interroger séparément les témoins sur les localités. Il a offert sa tête en garantie de mon innocence; il a consenti à la perdre, si mes accusateurs ne se coupaient pas tous.

En effet, celui-ci a dépeint l'appartement de cette femme d'une fa-

çon, et celui-là d'une autre. L'un a fait des meubles un détail qui a été contredit par celui qu'on a fait comparaître ensuite. Convaincus et pressés par les juges, ils ont été forcés de tout avouer. On les a fait passer du tribunal dans ces lieux redoutables où le crime commence à subir la peine qui lui est due avant qu'elle soit prononcée. Le ministère public a dirigé, contre M. de Francheville, une plainte en subornation de témoins, et sur la demande de mon avocat, le divorce a été prononcé séance tenante.

Ma première pensée fut pour Sainte-Luce. Comment aurais-je pu me défendre du plaisir d'être libre, de m'occuper exclusivement de mon amant, de sentir que je pouvais faire mon bonheur et le sien, sans que le monde et ma conscience aient rien à me reprocher? Cette pensée me ren-

dit des forces, de la gaieté. Je m'y abandonnai pendant le reste du jour; elle me suivit jusque dans le sommeil. Sainte-Luce était sans cesse dans mes bras; j'appelais le moment où je l'y presserais en effet, ce moment qui devait combler mon ivresse, la sienne, et nous faire oublier à tous deux tant de combats et de privations.

Bientôt une pensée affligeante succède à celle dont je m'étais si délicieusement occupée. Je me représentais M. de Francheville, accusé, menacé à son tour dans son honneur, touchant peut-être à l'instant d'en être dépouillé. Je ne pouvais me dissimuler qu'il méritât son sort. Mais il m'était impossible de cesser de voir en lui l'homme qui avait été mon époux, et que la violence de ses passions avait seule rendu coupable. Avais-je pu vaincre

celle qui m'attache irrévocablement à Sainte-Luce? J'ai combattu; mais à quoi a-t-il tenu que je succombasse? Cette idée ne commandait-elle pas l'indulgence? Devais-je souffrir que l'infamie pesât sur la tête du père de mon enfant? Ne lui devais-je pas mon appui et celui de tous mes protecteurs? Aurais-je insulté à son infortune, en me livrant aux douceurs d'un amour si long-temps comprimé, et que je pouvais maîtriser encore? « Sainte-Luce, mon » ami, lui écrivis-je, je t'aime, je » t'adore, tu le sais; je te l'écrirai, » je te le répéterai tous les jours; » mais je ne te verrai que lorsque la » décence le permettra. Encore ce » sacrifice; c'est le dernier que je te » demanderai. Il te coûtera; il te » coûtera beaucoup; mais tu m'esti- » meras davantage, et qu'est-ce que » l'amour que n'accompagne pas l'es- » time? »

CHAPITRE III.

Détails.

Je lui écris, il me répond. Nos lettres sont brûlantes. Il est des momens où je donnerais le reste de ma vie pour une heure passée avec lui, et cependant j'ai le courage, j'ai la force d'écarter cette pensée. Je mande mon avocat. Je le consulte sur les moyens d'assoupir l'affaire intentée contre M. de Francheville. Il croit qu'une protection très-puissante peut seule le dégager. Je vais trouver le prince. Je parle, je presse, je supplie. « C'est moi, monseigneur, que » le ministère public va venger; je » ne veux pas l'être. Je suis incapa- » ble d'un sentiment haineux. Que » M. de Francheville soit rendu au

» repos et au bonheur, s'il peut en
» goûter encore. Ne souffrez pas que
» le père d'Honorine, d'Honorine
» que vous aimez tant, soit publi-
» quement déshonoré. — Il l'est,
» madame, par sa conduite envers
» vous. Le monde a prononcé, et
» son jugement est irrévocable. —
» Hé bien, monseigneur, que ce
» jugement ne soit pas sanctionné
» par celui des tribunaux. J'implore
» votre appui. Si vous me le refusez,
» ou s'il est insuffisant, j'irai me
» prosterner sur les marches du trône,
» et je demanderai grâce, non pour
» M. de Francheville, mais pour
» son enfant. — Venez, femme res-
» pectable, venez avec moi chez les
» juges. »

Le prince est reçu partout, non-seulement avec les marques de respect dû à son rang, mais avec celles de la considération et de la défé-

rence qu'inspirent ses éminentes qualités. Il n'est personne qui ne se montre empressé de lui complaire. Mais comment un magistrat intègre accordera-t-il ce désir avec son devoir? La plainte a été rendue en présence d'un auditoire nombreux, composé de ce qu'il y a de mieux à Paris; le tribunal a commencé l'instruction de l'affaire; rien ne peut arrêter le cours de la justice; l'autorité suprême peut seule lui imposer silence.

« Donnez-moi votre enfant, me » dit le prince. Je vais solliciter l'in- » dulgence du souverain. »

Je rentre à l'hôtel, et j'y apprends des choses qui m'affectent plus vivement encore. Le malheureux est en prison, et il manque d'argent! il a écrit à différentes personnes, et il n'a essuyé que des refus. Le prétexte est qu'il a rompu lui-même tous les liens

liens qui l'attachaient à la société. La vérité est que l'infortune éloigne, repousse. En prison, sans argent !..... ses amis l'abandonnent; je ne l'abandonnerai pas.

Il ne doit rien; ses biens sont libres; mais il faut le temps d'écrire aux fermiers; il leur faut celui de faire des fonds; sa situation ne lui permet pas d'attendre, et je n'ai pas vingt louis à ma disposition!... Je vais envoyer ce que j'ai. C'est bien peu de chose; mais cela suffira aux besoins du moment. Je verrai, dans la journée, demain, à lui procurer des moyens abondans d'existence.

Je fais et je scelle mon petit rouleau. Je le donne à un valet de chambre; je prie de le porter à M. de Francheville.

Ce valet de chambre a été indiscret : la princesse entre chez moi; elle me comble de caresses et d'é-

loges. Des louanges, parce que je ne veux pas que celui qui m'a si tendrement aimée, connaisse le besoin! ai-je quelque chose d'ailleurs qui ne me vienne de lui, qui ne soit à lui? Que puis-je lui donner qui ne soit une restitution?

Mon procédé va être connu dans tout Paris : on ne parle que de cela dans l'hôtel; on en parle comme d'une chose extraordinaire. La vertu est donc bien rare, puisqu'on décore de son nom une conduite aussi simple, une action aussi obligée! je vois que je deviendrai célèbre malgré moi. Triste avantage pour une femme, quelle que soit sa célébrité! L'obscurité et mon amour, voilà ce qui me convient, voilà tout ce que j'ambitionne.

La princesse m'offre de l'or. Je le refuse avec modestie. J'ai des moyens certains de m'en procurer, et s'il

fallait que j'empruntasse, il n'est aucun être de qui je consentirais à recevoir. La princesse m'aime véritablement, je reçois chaque jour des preuves nouvelles de son affection ; mais il est des bons offices qui pèsent sur une âme délicate. Celui qui emprunte se met nécessairement au dessous de celui qui prête. Si j'étais dépourvue de ressources, c'est à Sainte-Luce que je m'adresserais, dussé-je ne jamais rendre. De deux amans, le plus heureux est celui qui oblige.

J'écris au concierge du château de Champagne. Je fais partir une femme de chambre. Je lui ordonne de prendre et de m'apporter mes diamans. Ils sont nécessaires à celui de qui je les tiens, et je n'ai pas besoin de parure. C'est moi que Sainte-Luce aime : que lui importent des ornemens qui ne satisfont que la

vanité? Les mines de Golconde valent-elles un sentiment?

J'entends l'équipage du prince. Je cours au-devant de lui.

Je cherche à démêler sur sa figure le résultat de sa démarche. Son air est riant; il a réussi.

L'ordre est expédié. Il enjoint la cessation de toute espèce de poursuites. Le malheureux sera remis en liberté, sous la seule condition de quitter Paris. Honorine est rayonnante. Elle n'a que dix ans; mais elle sent beaucoup. Affligée de ma peine, elle en a enfin pénétré les causes, et il ne m'a plus été possible de lui rien cacher. Elle a vu alternativement son père et moi au moment d'être écrasés. Les nuages se dissipent, et son jeune cœur s'est rouvert à la joie.

Dès que M. de Francheville sera libre, je prendrai congé de la prin-

cesse. Recevoir plus long-temps les marques d'intérêt qu'elle me prodigue, serait en abuser. Mais où me retirerai-je? Comment vivrai-je? Je n'ai pas eu le loisir d'y penser, et c'est ce qu'il est important de connaître,

Je fais prier mon avocat de se rendre à l'hôtel. Il me communique le prononcé du tribunal. Ma fille me reste; je m'y attendais; depuis le jugement rendu, je n'avais pas eu la moindre inquiétude à cet égard. Je suis maintenue dans les droits que me donne mon contrat de mariage. M. de Francheville a reconnu par cet acte que je lui ai apporté quatre cent mille francs, et il a manifesté l'intention de m'abandonner la terre de Champagne, qui en rapporte trente, parce qu'il est tenu à une pension alimentaire envers sa fille. Trente mille francs par an! c'est la

moitié de tout ce qu'il possède! Dois-je user de ces droits, qui me paraissent excessifs? Ne serait-ce pas dépouiller sans pudeur un homme avec qui je n'ai plus aucun rapport, de qui par conséquent je ne devrais plus rien recevoir? Il a l'habitude et le goût de la dépense; je reprendrai sans peine celle de la médiocrité obscure qui convient à ma situation. Non, je n'abuserai pas des circonstances qui me favorisent. Il s'est montré grand envers moi; je suivrai son exemple; je me bornerai à une faible partie de ce que je peux exiger. J'aurai rempli mes devoirs dans toute leur étendue, et, tranquille à cet égard, je ne vivrai plus que pour l'amour.

Si cependant les passions de M. de Francheville, si le défaut d'ordre, si la prodigalité dérangeaient ses affaires, s'il dissipait, avec ce qu'il

la valeur de cette terre, que je [illegible] disposée à lui rendre, que devient fait Honorine, que sa fortune seule [illegible] relever de l'espèce de dégradation qui frappe le malheureux enfant d'époux divorcés? Elle est encore aux portes de la vie : pendant quelle longue suite d'années elle déplorerait un désintéressement que je n'ai pas le droit de me permettre! ne serai-je pas, d'ailleurs, maîtresse dans tous les temps de donner à son père les secours dont il aura besoin?.. Je suis décidée : j'exercerai mes droits dans toute leur étendue.

Ma femme de chambre est de retour. Je fais venir un joaillier; je livre mon écrin. J'envoie à M. de Francheville la presque totalité de son prix. Je ne me réserve que ce qui m'est indispensablement nécessaire dans ces premiers momens d'embarras, d'incertitude et de besoin.

Il est en liberté. Il se présente à l'hôtel; il demande instamment à me parler. Je ne le verrai pas; aucune considération ne m'y obligera. Que prétend-il? Nos liens sont rompus; il ne dépend plus de nous de les reprendre. Que me dirait-il, qui ne soit inutile ou déplacé?

A peu près certain de n'être pas reçu, il avait une lettre prête, et il me fait prier de la recevoir.

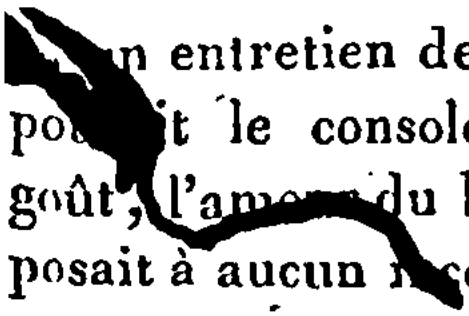
Il s'accuse, il se repent. Il répète ce qu'il a dit dans l'entrevue que nous avons eue en présence de la princesse. Il se repent! il est trop tard. Il me remercie de mes dons, en admirant ma générosité. Je n'ai pas été généreuse, mais équitable. Madame Delmont a été au-devant de lui; il en a reçu des secours, et il me conjure de reprendre ce que je lui ai envoyé. Je ne reprendrai rien. C'est à madame Delmont qu'il

[redacted]endre. Quelqu'éloignée que je sois de lui, maintenant, je lui suis plus que cette dame. Il lui a remis de gros biens, il le devait, et il n'a acquis par cet acte de justice aucun droit sur sa fortune. Il désire voir sa fille, l'embrasser avant de s'éloigner... Oh! oui, oui, il la verra, il l'embrassera. Il n'est plus époux; mais il est toujours père, et malheur à moi si j'avais la pensée de le dépouiller des douces prérogatives attachées à ce titre.

Je permets qu'on le fasse monter; je laisse Honorine à la dame de compagnie de la princesse, et je me retire chez moi. Là, des réflexions sans nombre viennent m'assaillir. Je vois un homme repentant, et qui n'aura peut-être pas la force de se vaincre; je le vois dégradé à ses propres yeux, et c'est là le dernier degré de l'humiliation. Obligé

de recevoir de celle qu'il a pour[illegible] avec acharnement, de baisser son front orgueilleux devant elle, de descendre à la prière pour obtenir un dernier baiser de son enfant, repoussé de toutes les classes de la société, réduit à cacher son nom, ou à vivre au fond d'une forêt, quel sort! Il est affreux. Voilà où la légèreté, l'imprévoyance, l'oubli des principes ont conduit par degrés l'homme le plus aimable, et le plus digne d'être aimé. Il sent toute l'étendue de son malheur, puisqu'il conserve de la sensibilité : ah! quoi qu'il ait fait, il est trop puni!

Ces idées me touchent jusqu'aux larmes. Je crois trouver dans ma conduite du moment de la dureté et de l'orgueil. J'ai refusé de le revoir! j'ai exprimé mon refus d'une manière sèche et dédaigneuse! je l'ai offensé, je l'ai aigri peut-être, lors-



n entretien de quelques minutes pouvait le consoler, lui rendre le goût, l'amour du bien, et ne m'exposait à aucun inconvénient ! J'ai eu tort, grand tort. Mais comment revenir sur ce qui est fait ?

Je vais m'approcher de la chambre où ils sont. Je trouverai peut-être un prétexte ; j'entendrai peut-être quelque chose qui rendra mon entrée simple et naturelle.

J'ai l'oreille à la porte, et je ne peux rien distinguer. Il me semble cependant que leur ton, même celui d'Honorine, a quelque chose de solennel. Il élève enfin la voix. « Dis » à ta mère, qui n'a pas voulu me » recevoir, et qui m'a rendu justice, » dis-lui que je ne demande plus » qu'une grâce. Elle te verra le jour, » la nuit, tu seras sans cesse avec » elle, et ton malheureux père te » dit un dernier adieu. Elle a ton

» portrait; elle y tient beaucoup, [redacted]
» le sais; mais elle l'accorde à
» Honorine. Va, mon enfant, prie,
» supplie; qu'il me reste au moins
» quelque chose de toi. »

Non, cet homme n'est pas né méchant. Personne n'a le droit de le haïr; on ne peut que le plaindre.

Je me retire avec précipitation. J'attends Honorine : elle paraît. Avec quelle candeur, quel intérêt elle expose le vœu de son père! avec quelle chaleur, quel charme elle me parle de sa situation, de ses regrets, de sa douleur! Elle eût vaincu, lors même que je n'aurais pas entendu M. de Francheville. Honorine n'est plus un enfant; il ne lui reste du premier âge, que les grâces naïves qui le rendent si intéressant.

Elle me presse de la suivre, et je ne lui oppose aucune résistance.

[redacted] s'applaudit de son succès. Chère en[redacted], il était assuré avant que tu parlasses.

Je ne peux le voir sans émotion, dirai-je le mot, sans pitié. Son air est timide, son ton suppliant.... Oh ! non, non, je ne souffrirai point qu'il s'abaisse devant moi. Je me hâte de prendre la parole : « Vous désirez, » monsieur, le portrait de votre en- » fant : ce désir est trop naturel » pour que je ne m'empresse pas de » m'y rendre. Je n'ai aucun mérite » à vous abandonner ce portrait : je » n'y tenais que parce que je l'avais » reçu de vous. Je réparerai facile- » ment cette perte. »

Je détache mon bracelet, et je le lui offre. Il saisit ma main ; il la baise avec une expression qui tient du respect. Je lui présente ma joue : pouvais je faire moins dans un pareil moment? Il ose à peine l'effleu-

rer. L'infortuné ! puisse son repentir être aussi durable qu'il me paraît sincère !

« Vous n'avez plus rien à me dire, » monsieur ? — Non, madame, si » vous ne jugez pas convenable de » me répondre. — Je répondrai à » tout ce qui sera étranger aux évé- » nemens qui se sont passés depuis » trois mois. — Ah, Fanchette ! tant » de bonté m'accable. Porter la déli- » catesse jusqu'à m'interdire l'aveu » de mes torts ! — Ne vous les rap- » pelez, monsieur, que pour n'en » plus avoir à l'égard de personne. »

Il reprend ma main ; il la baise avec transport : je sens couler ses larmes. « Soyez homme, lui dis-je d'une » voix altérée. Il est inutile de nous » attendrir maintenant : le mal est » sans remède. »

Il s'éloigne de quelques pas ; il me regarde avec une expression que je

[redacted] rendre. Il couvre ses yeux de [redacted] mouchoir ; il sort sans proférer [redacted] mot. Ah ! si ce divorce n'eût pas été prononcé, je pardonnais, j'oubliais tout, je tombais dans ses bras. Je m'en serais repentie sans doute. Mais est-il possible d'oublier tout à fait l'objet de son premier amour ? Est-il dans le cœur d'une femme de voir avec indifférence le père de son enfant ? Le premier de ces sentimens se ranime, se réchauffe par l'autre. Oui, je chérirai toujours celui à qui je dois Honorine.

Sainte-Luce, ne t'alarme pas. Ce que j'éprouve ne ressemble en rien à ce que tu m'inspires. D'un côté, je n'ai que des souvenirs ; du tien, est le plus tendre amour, qu'embellit l'espérance.

Que vois-je sur cette cheminée ? un écrin !.... c'est le mien. Il a ra-

cheté mes diamans : rien ne lui a coûté pour me rendre une parure dont je peux me passer, mais qui m'était chère, parce qu'elle me rappelait ces jours d'ivresse qui ont suivi notre union. Voilà ce que je lis sur un papier placé dans l'écrin. Quel mélange d'oubli de soi-même et de grandeur, de faiblesse et d'énergie! Il dédaigne maintenant la fortune; il sacrifie une partie de ce qui lui reste à une femme qu'il a voulu avilir, qui ne peut plus être à lui, et qu'il comble d'égards. C'est Francheville, c'est son cœur qui agit en ce moment: le reste lui est étranger. Passions cruelles, insurmontables, qui l'égarez sans cesse, éloignez-vous de lui. Sans vos suggestions, il n'eût pas cessé d'être aimable; j'aurais conservé mon époux, Honorine son père : un bonheur calme et pur eût succédé aux pres-

liges de l'amour... Et Sainte-Luce, Sainte-Luce !.... Ah ! Francheville raisonnable, l'eût éloigné de moi, quand je lui ai fait pressentir le danger. Cette passion invincible ne se serait pas emparée de toutes mes facultés : ce jeune homme ne me serait pas devenu nécessaire comme l'air que je respire.

Et je parais regretter de l'aimer exclusivement. Ne m'a-t-il pas méritée par sa constance et son dévouement? A-t-il eu depuis trois ans un désir, a-t-il formé un vœu dont je ne fusse l'objet? N'est-ce pas par moi et pour moi qu'il s'est couvert de gloire dans les combats? N'a-t-il pas poussé la générosité jusqu'à exposer sa vie contre Soulanges pour assurer celle de mon époux, du rival le plus redoutable qu'il pût avoir jamais? N'est-il pas accouru du fond de la France au premier bruit de

mon déshonneur? N'a-t-il pas fait son affaire de la mienne? N'est-ce pas à lui que je dois la conservation de ma renommée? Et je lui disputerais mon cœur! Il est à toi, tout à toi, sans restriction, sans réserve. Je t'appartiens, je me donne, je me livre; il est temps d'acquitter enfin les dettes de l'amour.

Je lui écris de me trouver un logement convenable. Je ne manquerai pas au respect que je dois à ma protectrice: je m'interdirai chez elle des transports qu'elle n'approuverait pas. Qu'elle n'approuverait pas! seraient-ils donc condamnables? Oui, oui, s'ils n'étaient pas consacrés par la loi.

Hé bien! il ne me reste à lui donner que ma main; je la lui offrirai: il s'honorera de la recevoir. Nous porterons la vertu jusqu'à attendre le terme que cette loi a fixé.... En-

core un an d'attente, d'anxiétés ! Et [illegible]fession, qui peut me l'enlever demain; et les hasards de la guerre, qui peuvent me le ravir à jamais !... Loin de moi de vains scrupules, fondés sur des préjugés. La nature, plus ancienne, plus puissante, parle seule à mon cœur; elle seule sera écoutée.

CHAPITRE IV.

Succomberai-je?

Ma résolution est prise; elle est invariable. Je passe chez la princesse; je ne lui cache rien. Elle m'oppose des réflexions, que j'ai déjà faites, sur les inconvéniens, les chagrins qu'éprouve ordinairement une femme qui épouse un homme plus jeune qu'elle. Ces réflexions m'étaient utiles autrefois; je les appliquais à l'amour, comme au mariage: toujours prête à céder, j'avais besoin d'appui; je m'en faisais de tout ce que me suggérait mon imagination. Aujourd'hui je suis libre, et je combats victorieusement les observations de la princesse. Com-

bien de maris de quarante ans ont des femmes de vingt, et ne leur sont pas fidèles? M. de Francheville n'est-il pas plus âgé que moi, et m'a-t-il été possible de le fixer? Tous, j'en conviens, ne portent pas aussi loin la faiblesse et le scandale; mais le chagrin est-il moins cuisant pour être secret? Les circonstances d'éclat, la publicité, qui semblent l'aggraver, ne finissent-elles pas au contraire par nous donner cette énergie, qui nous porte à nous soustraire à l'oppression? Une femme ne trouve-t-elle pas alors une sorte de consolation dans l'intérêt qu'elle inspire? Mais pourquoi peser les torts plus ou moins graves des maris? Il est d'heureuses exceptions, et où résident la candeur, la bonne foi, l'amour constant, si ce n'est dans le cœur de Sainte-Luce? Si l'opinion que j'ai de lui est une erreur nou-

velle, elle fera mon bonheur jusqu'à ce que le prestige soit dissipé. Alors je conviendrai qu'il faut se résigner à souffrir pendant les deux tiers de sa vie. Les illusions délicieuses, que je caresse en ce moment, se dissiperont sans retour, et je bornerai mes jouissances à celles que donne l'amour maternel.

Mais non, non jamais tu n'appelleras un souvenir pénible sur le jour où je me serai donnée à toi. Toujours plus tendre, toujours plus empressé, tu ajouteras à ma félicité par la persuasion où je serai de la tienne. Une ivresse constante t'empêchera de compter mes années; Ninon d'ailleurs vieillit-elle jamais? J'ai vu son portrait; je suis plus jolie qu'elle, et la paix de l'âme et le bonheur n'éternisent-ils pas la jeunesse?

La princesse sent bien qu'il est

inutile de continuer des observations que je réfute à mesure qu'elles naissent. Elle m'engage seulement à éviter Sainte-Luce jusqu'à l'époque où la loi nous permettra de nous unir. « Un an, madame, un an! » votre altesse pense-t-elle à ce qu'elle » exige? Notre vie est-elle donc si » longue, qu'une année soit comptée » pour rien? Le devoir et la gloire » ne peuvent-ils pas demain m'en- » lever mon amant? Ne peut-il pas » tomber sans vie sur les lauriers » nouveaux qu'il brûlera de m'offrir? » Et il mourrait sans avoir connu le » bonheur! et je regretterais le reste » de ma vie de n'avoir pas couronné » sa constance et ses vertus! Non, » que les préjugés se taisent, qu'ils » disparaissent devant moi. S'ils s'é- » lèvent contre ma réputation, Sainte- » Luce me dédommagera de l'avoir » perdue. Je ne vois plus que lui au

» monde, je suis toute à lui, je ferai
» tout pour lui.

» — Ainsi donc vous allez vivre
» publiquement avec ce jeune hom-
» me? — Publiquement, madame!
» je ne crois pas avoir dit cela, —
» Vous le recevrez au moins chez
» vous. — Je l'y retiendrai les jour-
» nées entières. — Et vos gens ne
» soupçonneront rien, et vos amis
» se tairont? — Que diront-ils? Que
» je suis heureuse? Je le publierai
» moi-même, si je suis réduite à
» choisir des bienséances ou de
» mon amour. Fière de mon amant,
» je le proclamerai le plus aimable
» et le plus aimé des hommes. —
» Et Honorine sera témoin de ce dé-
» lire; elle entendra ces aveux; elle
» apprendra à considérer la vertu
» comme un vain mot. Que lui direz-
» vous, quand elle se livrera à des
» égaremens

» égaremens dont vous lui aurez donné
» l'exemple?

» — Arrêtez, arrêtez, madame;
» par grâce, ménagez-moi. Hono-
» rine!.... Honorine!.... Non, je ne
» te donnerai pas l'exemple du dé-
» sordre. La prudence réglera mes
» démarches; je m'envelopperai des
» ombres du mystère... — Et vous
» vous flattez d'échapper à la péné-
» tration de cet enfant? Il ne faut
» qu'un moment, qu'un mot pour
» l'éclairer; et ce moment, ce mot
» viendront tôt ou tard. — Oh! mon
» Dieu, mon Dieu, que dois-je faire?
» — Votre devoir.

» — Hé! que n'ai-je pas fait pour
» lui! — Nous n'avons rien fait, tant
» qu'il nous reste à faire encore. —
» Je n'ai pas trente ans, et il faut
» renoncer au bonheur. — Il faut
» le rendre plus vif, par un délai
» nécessaire; plus durable, en cou-

» servant l'estime de votre amant. Il
» faut que les mœurs publiques sanc-
» tionnent et consolident votre féli-
» cité.

» — Je sens la force de ces raisons.
» — Ayez celle de vous y rendre.
» — L'effort est cruel, presqu'im-
» possible, je ne vous le dissimule
» pas. — Ma chère amie, les passions
» passent ; l'estime des autres peut
» durer autant que votre vie. Cette
» estime est la barrière que vous op-
» poserez aux goûts naissans de votre
» fille, s'ils ne s'accordent pas avec
» les convenances, et elle n'osera pas
» la franchir.

» — Honorine! Honorine! je ferai
» mon devoir. Tu sauras un jour ce
» que tu m'as coûté. Puisses-tu m'en
» aimer davantage! »

Je veux éviter avec lui jusqu'à l'ombre d'un tort. Je lui écris ; je lui rends, mot pour mot, l'entretien

que je viens d'avoir avec la princesse. Je le laisse l'arbitre de mon sort. Il sera généreux, je l'espère, je le crois... Cependant si l'impétuosité de son amour, si la douleur de voir retarder un moment, si long-temps, si ardemment désiré, si positivement promis, ne lui permettaient pas d'écouter le langage de la raison, de cette froide raison, qui commande impérieusement à tous, et à qui les gens indifférens peuvent seuls obéir... il sera, nous serons heureux, dussent les regrets empoisonner le reste de ma vie.

Je reçois sa réponse... Je l'ouvre en tremblant... Elle est dictée par l'amour au désespoir, mais soumis à la prudence et aux principes. Quel homme! c'est lui qui me soutient, qui me console! je suis destinée à lui tout devoir, tout jusqu'à ma sagesse.

La princesse est contente de lui et de moi. Elle permet que j'aille m'établir dans l'appartement qu'il m'a fait arranger. Demain, je prendrai congé d'elle et de son respectable époux. Je conserverai un souvenir précieux de leurs bontés, et souvent je viendrai leur offrir l'hommage de ma reconnaissance et de ma vive affection.

Qu'il est joli, ce logement! rien de riche; mais tout est élégant et recherché. Ce boudoir.., comme il est décoré! quel charme dans ce demi-jour! c'est un petit temple à consacrer au culte de l'amour. Cher ami, je t'y désire, je t'y appelle, et tu n'y viendras pas! je l'ai voulu, et tu y as consenti!

Honorine est enchantée de sa chambre et de son ameublement. Je remarque que cette chambre touche à la mienne : avant que je lui écri-

visse, il était donc décidé à se vaincre, à me faire le sacrifice de ses vœux les plus doux ! que deviendrais-je, si je n'avais qu'un homme ordinaire ? Déjà, j'ai oublié ce que m'a dit la princesse ; je n'ai plus d'empire sur moi ; je reviens à ce boudoir ; j'y suis seule ; j'en sors, j'y rentre, je soupire ; des larmes brûlantes s'échappent malgré moi ; je me laisse aller sur ce lit de repos. Mon imagination ardente me retrace ces plaisirs, cette ivresse, ce délire du cœur et des sens, que Sainte-Luce doublerait en les partageant avec moi... et je suis encore seule ! ce soir, je serai seule encore ! je le serai encore demain ! et nous serions heureux si nous voulions l'être ! oh ! Honorine ! Honorine !

Je cherche le sommeil ; il est loin de moi. Je m'agite, je me tourmente, je brûle. Sainte-Luce est là ; il est

99983

présent ; je veux le presser dans mes bras ; je ne saisis qu'une ombre, qui échappe à mes transports... Ah ! si du moins l'amour était fugitif comme elle ! celui-là ne me quitte pas ; je veux le fuir ; je le retrouve partout, et partout il fait mon malheur. Oh ! je souffrirais moins, abandonnée, méprisée, haïe du reste de l'univers... Hé ! souffrirais-je, s'il était avec moi ! j'oublierais tout ce qui n'est pas lui. Je n'aurais pas une pensée, une sensation, qui ne fussent volupté et bonheur.

J'ouvre un secrétaire... que vois-je ! son portrait ! cruel homme, quel présent funeste tu m'as fait ! tu ne veux donc pas que je jouisse désormais d'un instant de repos.

Ce portrait est frappant de ressemblance. Voilà ce teint animé, cette fraîcheur, cette noblesse, cette grâce inexprimable, qui forment

l'ensemble le plus séduisant... Ces yeux sont muets ; ce n'est pas ainsi qu'ils me regardent ; mais qui peuvent-ils regarder comme moi?

Au bas du portrait est écrit : *à la mère d'Honorine*. Craint-il d'oublier ce que je suis? Craint-il que je l'oublie? Veut-il sans cesse placer ma fille entre lui et moi?

Vertus obscures, on ne vous estime pas assez, par cela même que vous êtes sans éclat. On ignore, ou on n'accorde rien à ceux qui passent leur vie à comprimer, à froisser, à étouffer leur cœur, à rendre au devoir l'hommage le plus douloureux et le plus soutenu. On loue, on appelle vertueux celui qui donne, qui embrasse la défense de l'opprimé, celui qui remplit ses fonctions avec zèle et désintéressement. Hé ! ces vertus-là coûtent-elles à leur auteur? les exercer et jouir, n'est-ce pas la

même chose? oui, dans ce cas, la vertu porte avec elle sa récompense. Mais cette vertu terrible, devant laquelle je me suis courbée, comme par une main de fer, qui ne permet rien, ne promet rien, ne laisse pas même l'espérance, cette vertu me désespère, me mine, me tue... peut-être parce que mon sacrifice n'est pas absolu. Il n'est pas en mon pouvoir de le consommer tout à fait. Je cesserai de vivre, avant de cesser d'aimer.

Ce que j'ai prévu arrive. Il m'écrit qu'il vient de recevoir l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures. Il va commander un vaisseau, deux frégates, et chercher nos ennemis aux extrémités du monde. Il souffrira, dit-il, il souffrira sans se plaindre. Mais quelle que soit sa résignation, il n'a pas le courage de s'éloigner sans me dire un dernier adieu.

Il ne demande qu'une heure, un instant, et telle est la pureté de son âme, qu'il ne redoute pas les témoins. Des témoins! non, il n'y en aura pas. Une amie intime pourrait seule être présente à ces adieux déchirans, et madame Ducayla est à Marseille. Nous ne nous donnerons pas en spectacle à des étrangers. Notre trouble, nos regrets, nos larmes n'auront de témoins que l'amour.

Qu'il vienne, qu'il vienne à l'instant même.

Oh! si Honorine ne me retenait, si je ne me devais tout entière à son avenir, je ne balancerais pas, je suivrais mon amant. Cachée sous les habits de son sexe, je braverais avec lui et les feux de la zone torride, et les dangers des combats. Je le couvrirais de mon corps. Ah! quel bonheur, s'il doit mourir, de mourir la première!

Le voilà, je l'entends..... mon cœur semble vouloir briser les barrières qui le retiennent; il s'élance au-devant du sien. Le voilà, le voilà; ce n'est plus une illusion; c'est bien lui que je vois, que je presse sur mon sein. « Sainte-Luce, je ne me con-» nais plus; je suis à ta discrétion. » Je n'ai plus de force, pas même » pour désirer me défendre. Suis-» plus qu'un homme, ou c'est fait de » moi.... »

Oui, c'en est fait... c'en est fait encore. Un feu dévorant circule dans mes veines; rien ne peut le calmer. J'ai eu, dit-il, les prémices de son cœur; je n'en doutais pas. Personne n'en avait obtenu d'autres; je le vois. Personne n'obtiendra rien de lui; j'en suis sûre. Il reviendra fidèle, s'il échappe aux hasards de la guerre. « De la guerre, dis-tu! il m'est dé-» sormais impossible de vivre sans

» toi. Non, tu ne t'éloigneras pas.
» Qu'est la gloire, comparée aux dé-
» lices que tu viens d'épuiser? Quel
» devoir as-tu à remplir plus sacré
» et plus doux que celui d'éterniser
» mon ivresse? Quelle récompense
» aut le droit de la partager! Insen-
» é, tu trouves tout dans mes bras,
» et tu vas exposer pour des chimè-
» res, une tête qui m'est si précieuse!
» demeure, mon ami, demeure, je
» te le demande à genoux. — Re-
» lève-toi, je t'en supplie, et réflé-
» chis à ce que tu exiges. — Je ne
» réfléchis pas, je ne veux plus rien
» prévoir. Tu viens de te charger du
» bonheur de ma vie; remplis les
» obligations nouvelles que tu as con-
» tractées. — Tu l'ordonnes, j'obéis.
» N'oublie jamais que je vais te sa-
» crifier plus que ma vie.

» — ... Que dis-tu?... J'ai été exi-
» geante, égoïste, tyrannique. L'ex-

» cès de ton amour est trop prouvé
» par ta condescendance. Oui, pour
» un homme tel que toi, c'est plus
» que me sacrifier ta vie. Je regrette
» un sacrifice que j'ai exigé, que je
» désire ardemment encore, mais
» qui est indigne de nous deux. Tu
» conserveras l'honneur; tu ajoute-
» ras à ta gloire : je veux que les qua-
» lités de mon amant justifient ma
» faiblesse. Mais, mon ami, donnons
» à l'amour les derniers momens qui
» nous restent. Demain, tu ne rece-
» vras plus, tu ne me rendras plus
» ces caresses, dont nous sommes si
» avides, dont nous ne pouvons nous
» rassasier. »

J'entends du bruit... c'est Honorine. Elle a quitté le travail; elle vient se délasser près de moi. « Vite! vite!
» mon ami! tu n'as pour disparaître
» que la durée d'un éclair. »

J'ouvre ma porte; je cours au-de-

vant de ma fille ; je l'entraîne au salon. Je la fais asseoir, je lui parle, elle me regarde avec étonnement ; sans doute mes idées sont sans liaison, sans suite. Mes yeux se portent » r ma glace... Quel désordre, bon » ieu !... Je veux lui attribuer une » se, et la stupéfaction de l'enfant augmente avec mon embarras. Elle veut me caresser, et ses baisers ajoutent à mon trouble ; je la repousse doucement. Suis-je donc indigne des étreintes de l'innocence ! Ai-je commis un crime ? Ma conscience fait-elle justice de moi ?

Pourquoi ai-je fait disparaître Sainte-Luce ? N'était-il pas naturel qu'il me rendît une dernière visite ? Ma femme de chambre ne peut-elle pas savoir qu'il était avec moi, quoiqu'il soit entré sans se faire annoncer ? Cette sortie furtive n'explique-

t-elle pas ce que j'ai cru cacher? Je ne sais où j'en suis.

Je m'efforce de me remettre. Je propose à Honorine une promenade aux Tuileries : j'ai besoin de prendre l'air. Je donne à mes domest^ques le reste de la soirée. Je n'ai pas entendu ouvrir la porte d'entrée ; si n'est pas sorti, personne n'empêchera sa retraite.

Sa retraite ! quoi, déjà je l'aurais perdu ! perdu pour des années, peut-être pour toujours. Cette pensée cruelle me poursuit au milieu de cent femmes, qui décorent une allée. La sérénité est sur leur front ; le calme paraît être dans leur cœur. Qu'elles sont heureuses !

Honorine est tout entière à la variété des objets. Elle ne pense pas à m'interroger ; elle ne m'adresse pas un mot. Ah ! tant mieux. Je suis seule ici avec mon cœur. Pauvre

cœur ! comme il a souffert ! comme il a joui ! comme il souffrira encore !

Déjà l'obscurité voile tout ce qui m'environne. Je prends machinalement la main de ma fille ; je suis les murs qui conduisent chez moi, absorbée, accablée, et quelquefois rassasiée de souvenirs.

Ma femme de chambre rentre en même temps que moi. Elle me demande mes ordres. « Faites souper » ma fille, aidez-lui à se coucher, et » allez vous reposer. »

Je cours à ma chambre, je ne peux revoir trop tôt ce lieu où je me suis livrée à ses transports, où j'ai épuisé les délices de l'amour. Que cette chambre me sera chère ! je ne la quitterai plus.

Est-il sorti ? Suis-je condamnée à ne pas le revoir ? Encore une heure, mon Dieu, encore une heure, et disposez de moi après.

Il n'est pas sorti ; il ne peut l'être : je trouve un fauteuil en travers de la porte. La chute de ce meuble, qu'a prévenue ma prudence ou ma timidité, l'aurait averti de se cach[illegible] plus soigneusement encore. Mais [illegible] est-il ? dans un arrière-cabine[illegible] dort sur une chaise longue, du s[illegible] meil de l'amour heureux. Ses songes sont rians ; ils l'embellissent encore. Dors, cher amant, je respecte ton repos ; je me contente de cueillir un baiser sur ton front.

Je ne sais pas m'arrêter. Un baiser est suivi d'un autre ; ses beaux yeux se rouvrent ; il les tourne sur moi ; il me reconnaît ; il s'élance... « Ce » sont les grâces elles-mêmes, s'é- » crie t-il ! tu réunis à toi seule les » beautés qui suffisaient à elles trois. » Il a tout enlevé, tout déchiré. Il a voulu que je parusse sans autres ornemens que mes charmes ; il les con-

temple avec avidité; il me saisit, il m'entraîne; ses transports renaissent; ils rallument tous mes feux; ils sont inépuisables. Oh! quelle nuit! quelle nuit! oui, je le sens, on peut [illegible]urir après cela et mourir sans re[illegible] Dieu.

[illegible]e sommeil vient enfin appesantir [illegible]es paupières; je lui dispute nos derniers momens; je succombe à l'excès de la fatigue. Mes yeux se ferment, et je vois encore mon amant, ivre de désirs et de bonheur.

CHAPITRE V.

Le Réveil.

Oh ! quel réveil ! quel réveil ! néant succède aux plus douces, aux plus brillantes illusions. Je suis seule ; il s'est arraché de mes bras pendant mon sommeil ; il a eu la cruauté de me priver de ses derniers adieux !... Hé ! n'a-t-il pas eu raison ? Que nous eût servi de nous attendrir ensemble sur un malheur inévitable ? Il nous a épargné des larmes à tous deux.

Quel jour que celui d'hier ! qu'ils seront longs et amers, ceux qui vont le suivre ! un portrait ! voilà tout ce qui me reste de cet être accompli. Et ce portrait, au lieu d'adoucir les tourmens de l'absence, me rappellera sans cesse ce que j'ai perdu.

Quelle solitude je remarque autour de moi! celui qui vivifiait tout ici, il y a quelques heures, qui répandait sur moi des torrens de feu de vie, s'est éloigné, et tout a paru avec lui. Que n'a-t-il emporté aussi ce cœur plein de son image!

Mon œil humide contemple la place qu'il occupait près de moi. Je l'y cherche, comme s'il était possible que je l'y trouvasse; je lui parle comme s'il pouvait m'entendre; je prête l'oreille, comme s'il allait me répondre. Si je parvenais à me faire illusion!... Non, non, je suis trop près encore de la réalité. L'imagination ne s'abuse que lors que les plaies du cœur se ferment, et la mienne commence seulement à saigner.

Hier, mes malheurs étaient effacés de ma mémoire. Ils se reproduisent

aujourd'hui, augmentés du sentiment de cette cruelle séparation.

Un billet! un billet! il est écrit au crayon. Il a tracé ces caractères à côté de moi, dit-il, et les yeux baignés de pleurs. Il m'offre l'hommage de sa vive reconnaissance. Il ne me doit rien : deux amans heureux se donnent et reçoivent mutuellement. Il me jure une fidélité à toute épreuve; il reviendra plus tendre, plus empressé que jamais... Reviendra-t-il, mon Dieu! Je peux, ajoute-t-il, être tranquille du côté de mes gens : il n'y avait personne chez le concierge, personne à mon antichambre quand il est entré, et il profite, pour se retirer, du moment où il a entendu sortir ma femme de chambre. Il finit par ces expressions que l'amour seul peut trouver, que lui seul sait bien entendre.

Je lis, je relis ce billet avec autant

d'avidité que s'il ne m'eût jamais écrit. Je crains d'en effacer un mot, une lettre, un point. Pourquoi donc m'est-il plus précieux que les lettres qu'il m'écrivait chez la princesse? C'est que ces lettres n'exprimaient que le désir, et ce billet me rappelle le bonheur.

La fille entre chez moi, et je rougis en la voyant. Elle me parle de ce qu'elle appelle mes distractions de la veille; elle se plaint de l'indifférence que je lui ai marquée à la promenade, de l'espèce d'abandon où je l'ai laissée le soir. Elle me demande si elle a fait quelque chose qui m'ait déplu; elle me demande la permission de m'embrasser. La permission! voilà la première fois qu'elle se sert de ce mot. J'ai donc été bien extraordinaire, bien différente de moi-même? Sainte-Luce, vivant avec moi, m'aurait-il fait ou-

blier enfin ce que je dois à cet enfant? Non, non, cette fièvre des sens transporte, égare, entraîne, et ne rend pas insensible à l'amitié; l'amour maternel n'est que l'amitié accrue par les soins journaliers que nous donnons à l'enfance, des sacrifices que nous lui faisons.

Je presse Honorine sur mon sein. Je sens avec joie qu'elle n'a pas perdu ses droits sur mon cœur. A mesure que je l'en rapproche, le poids qui m'oppresse devient moins insupportable.

Je commence à raisonner : je le dois à la présence de ma fille. Hélas! je n'ai besoin, pour l'aimer, pour le lui dire, ni de précautions, ni de détours. Les sentimens doux, qui ne laissent jamais de regrets, qu'on peut avouer hautement, constitueraient-ils essentiellement ce qu'on nomme bonheur? Je le crois, si le

bonheur réside dans le repos de l'âme, qu'il ne faut pas confondre avec l'inaction. Le repos de l'âme consiste dans un mouvement régulier, que rien ne ralentit, que rien ne précipite. Ce bonheur est celui des âmes froides. Je ne le connaîtrai jamais.

Vingt fois dans la journée j'ai tiré ce billet de mon sein. J'ai passé les caractères à l'encre pour en assurer la durée. Je le lis avec un plaisir toujours nouveau, et cependant j'ai repris mes occupations ordinaires auprès d'Honorine. Je suis distraite, très-distraite. A chaque instant, l'image de Sainte-Luce vient se placer entre ma fille et moi. Je fais, pour n'en être pas obsédée, des efforts, qui ne sont pas fructueux; des larmes, que j'ai soin de cacher, coulent par intervalles; mais la leçon continue, et quand j'ai pu être concise et claire,

je souffre moins, parce que le sentiment d'un devoir rempli est une consolation réelle.

Cette journée s'écoule lentement; mais enfin elle passe, comme passeront celles qui vont la suivre. Des souvenirs, des privations, des vœux impuissans, voilà ce qui va remplir des semaines, des mois, des années. Que deviendrais-je si je n'avais Honorine?

Mais cette enfant elle-même n'ajoute-t-elle pas la contrainte à ce que ma situation a de pénible? Ne faut-il pas que je m'observe sans cesse, si je veux être impénétrable, et puis-je lui laisser soupçonner ce qui se passe dans mon cœur? J'ai été heureuse, parfaitement heureuse; mais ce genre de bonheur lui est encore étranger; je ne lui en ferai pas pressentir l'existence. Puisse-t-elle l'ignorer long-temps! puisse-t-elle n'avoir

n'avoir pas besoin, pour se garantir d'une faiblesse, de lire le chapitre précédent. Il est inutile à qui ne connaît qu'un amour légitime; les femmes de ce genre n'ont pas d'idée du bonheur fugitif, des combats, des regrets, qui accompagnent et qui suivent une passion qu'on ne peut ni vaincre ni avouer. L'infortunée qu'elle subjugue ne cherche pas même à lui échapper; l'exemple est perdu pour elle. Sous tous les rapports, ce chapitre est inutile. Je le déchirerai.

Me voilà rentrée dans cette chambre, qui devait m'être si chère, dont je ne voulais pas m'éloigner, et où je n'éprouve que des sentimens douloureux. J'interroge tous les objets; je regarde autour de moi; j'ouvre ce cabinet, où il reposait en m'attendant; il n'y est pas. Ces dentelles, ces rubans qu'il a jetés çà et là, et

auxquels je n'ai pas voulu qu'on touchât ; cette chaise longue, ce lit.... il n'y est plus, il n'y est plus... peut-être n'y reviendra-t-il jamais.

Déjà des lieues, des provinces nous séparent ; il court et chaque instant l'éloigne davantage. Il m'écrira, a-t-il dit, de ville en ville. Voilà donc tout ce que j'aurai, tout ce que je peux attendre de lui ! A peine aura-t-il mis le pied sur son vaisseau, que je serai privée des dernières marques de son existence et de son amour. Bientôt il perdra de vue cette terre que j'habite, et par laquelle nous semblons encore tenir l'un à l'autre ; il la cherchera à travers un horizon qui s'épaissira de plus en plus ; ses yeux trompés, se baisseront enfin ; il m'adressera un dernier adieu, dont je ne peux prévoir l'instant, auquel il me sera impossible de répondre d'in-

tention; le néant commencera pour lui; il glace déjà mon âme.

Mais bientôt la gloire disputera son cœur à l'amour. La nécessité, le devoir, la vigilance continuelle qu'exige le commandement, affaibliront insensiblement ces impressions du cœur, qui se fortifient dans la solitude, auxquelles je ne peux échapper. Hé! tant mieux. Ne suffit-il pas de ce que je souffre? Que les jouissances de l'ambition le dédommagent, le consolent. Qu'il soit heureux et que je le sache.

Le jour renaît, et je n'ai pu fermer les yeux. La nuit cependant n'a pas été longue : je n'ai pas cessé de m'occuper de lui.

Deux lettres à la fois! après-midi, j'en reçois une autre. Elles sont courtes, trop courtes, mais il n'a eu qu'un moment, et elles sont si tendres, si expressives! Oh! écris, écris, jus-

qu'à ce que l'Océan me ravisse cette dernière et triste ressource. Ecris-moi sur ton vaisseau. Peut-être un autre bâtiment, faisant voile vers les côtes de France, passera près du tien. Il prendra, il m'apportera tes lettres. Triste ressource, ai-je dit! ah! c'est tout ce qui reste à l'amour malheureux, et il se trouve riche de ce qu'il n'a pas perdu.

Je vais chez la princesse. C'est à elle seule que je peux parler de lui, et il faut que j'en parle; je suis lasse de penser. Elle me reçoit avec sa bonté ordinaire; elle m'écoute avec complaisance. J'appuie sur le moindre détail; si une légère circonstance m'échappe, je rétrograde, je reviens, je me répète, et je ne dis jamais assez. Grâces, mille grâces à celle qui sait écouter! écouter un infortuné, c'est plus que lui répondre.

Je ne lui ai rien caché. On se rat-

tâche en quelque sorte au bonheur qui n'est plus, en se laissant aller au plaisir de le peindre.

Je l'ai vue étonnée, pénétrée, attendrie. Au milieu des diverses sensations que je lui ai fait éprouver, j'ai cru surprendre un mouvement de terreur, qu'elle a paru vouloir me dérober. Qu'ai-je à craindre ? Il m'adore, je suis libre, et ma faiblesse est cachée dans le sein de l'amitié. Ah ! je me suis trompée sans doute : la princesse n'a rien à redouter pour moi.

Elle me fait dîner avec elle ; elle me conduit ensuite dans ce jardin solitaire, qui réunit les richesses des deux mondes. C'est là qu'il faut se promener, quand on veut penser, parler en liberté. Sainte-Luce ! Sainte-Luce ! nom chéri, que j'ai sans cesse à la bouche, et qui fait battre mon cœur, soit que je le pro-

nonce, soit que la princesse le répète.

Les heures s'écoulent dans les plus doux épanchemens. N'avais-je pas raison de le dire, que l'amitié n'est pas étrangère à l'amour? Hé! l'amour est-il autre chose que l'amitié, plus le désir?

La princesse m'invite à la voir souvent; elle m'engage à lui confier mes embarras, mes chagrins, s'il m'en survient de nouveaux. A quels chagrins puis-je être sensible, après avoir perdu mon amant?

Je rentre chez moi, et je trouve enfin le sommeil. Mes yeux se rouvrent pour lire deux lettres que m'apporte ma femme de chambre. Il me dit, dans la seconde, que ses vaisseaux ne sont pas prêts à appareiller, et que selon les apparences, il passera quinze jours ou trois semaines à Brest. Trois semaines à

Brest! quelle idée vient me frapper! avec quelle avidité je la saisis! Il me prie de lui répondre *à l'hôtel de la Marine*. Il me prie! hé! ne serai-je pas heureuse de lui écrire, comme il le sera de me lire? Oui, sans doute, je lui écrirai; je vais lui annoncer que je pars, que je vole dans ses bras. Quinze jours à passer avec lui! aurais-je osé l'espérer? Je n'en perdrai pas un seul instant.

Et Honorine?.... Je l'emmenerai avec moi. Elle n'a pas vu la mer: ce sera le prétexte de mon voyage. Il faut des prétextes à tout, puisque le monde exige qu'on justifie jusqu'à ses moindres démarches.

Je demande à ma fille si elle ne sera pas bien aise de voir le premier port de France, si elle ne désire pas embrasser M. de Sainte-Luce, qui n'a pas eu le temps de prendre congé de nous. Elle est disposée à monter

en voiture à l'instant même. Comme elle me sert! son impatience seconde la mienne et la couvre. J'ai l'air de tout faire pour elle, et dans trois heures je serai en route. En route! que ce mot est doux à l'oreille, quand on part pour rejoindre son amant!

Mais ma conduite à l'égard d'Honorine n'est-elle pas répréhensible? J'ai menti à l'innocence; je n'ai pas craint de l'employer à l'exécution de mes projets, de la faire servir de voile à mes plaisirs. Je n'ai plus qu'un pas à faire : c'est de la rendre témoin de mes transports. Cette réflexion m'afflige profondément. Je sens qu'il faut partir seule, ou rester. Rester? je ne le peux pas. Mon cœur, ma félicité, ma vie, tout est à Brest, tout m'y attire, m'y pousse avec une force irrésistible. Mais cette enfant?..... il faut qu'elle demeure. A chaque

instant, je me pénètre de plus en plus de la nécessité de la laisser à Paris : les bienséances, les bonnes mœurs, la sollicitude maternelle m'en imposent la loi. Mais comment lui persuader de rester, après la proposition que je lui ai faite, et qu'elle a acceptée avec tant de satisfaction? Comment, d'ailleurs, si je pars seule, colorerai-je ce voyage?.... Hé! que m'importent l'opinion, les propos! Que ne font pas oublier l'amour et le bonheur?

Que dis-tu, malheureuse! ta réputation est-elle à toi seule? N'entends-tu pas une voix intérieure qui te crie que tu dois la conserver pour ta fille? N'est-elle pas une portion précieuse de son héritage? Sacrifieras-tu les principes les plus respectables à la soif de jouir?

.... Ah! j'ai trouvé, je le crois, le moyen de concilier le devoir et mon

cœur. Je répandrai, j'écrirai à mes connaissances que la grêle a ravagé mon vignoble, que mes fermiers me demandent une remise, que je vais m'assurer de la réalité de leur perte, et en ordonner l'estimation. Je prierai la princesse de recevoir ma fille pendant mon absence..... Je mentirai donc aussi à cette femme respectable!... Hé! un mensonge qui ne nuit à personne, n'est-il pas innocent? n'est-il pas louable, si, loin de nuire, il est utile à quelqu'un; et pourquoi m'interdirais-je, pour moi, ce que je ferais avec empressement pour un autre? Ces raisons me paraissent sans réplique. Cependant je me défie de mon cœur; il excuse, il justifie, il colore ce qu'il désire.

Je vais chez la princesse. Je l'établirai arbitre entre l'amour et moi. Son amitié tolérante ne m'interdira rien de ce que je veux me permettre.

Elle sourit avec bonté en m'écoutant; elle m'embrasse, quand j'ai cessé de parler. « Pauvre femme, » me dit-elle, quel désordre règne » dans cette tête, et dans ce cœur! » Quels orages s'y forment, et que » vous pouvez encore détourner! » Vous vous préparez une jouissance » bien vive, j'en conviens; mais » quels chagrins cuisans vont le suivre! Plaisirs d'un jour s'oublient » facilement; mais l'habitude de plusieurs semaines devient un nœud » que rien ne peut plus rompre. Je » ne serai pas avec vous, pour vous » défendre de vous-même, pour vous » protéger contre votre amant. Il » n'aura qu'un mot à dire pour vous » faire tout oublier, tout braver, et » ce mot, vous le direz, vous, si » son extrême délicatesse lui impose » silence. Incapable de réfléchir et » de penser, tout entière à votre

» délire, vos yeux ne s'ouvriront ;
» vous ne reviendrez à votre enfant,
» à ce que vous vous devez, que
» lorsque l'Océan aura mis entre
» nous une barrière que vous ne
» pourrez plus franchir. Une femme,
» jusqu'alors estimable, estimée,
» cessant de se respecter, suivant un
» jeune homme aux extrémités du
» monde ; ce jeune homme, oubliant
» une réputation à soutenir, négli-
» geant son devoir, sacrifiant à un
» fol amour les plus belles espéran-
» ces, voilà ce que verront ceux
» dont vous serez entourée. Leur
» opinion se manifestera malgré eux ;
» elle se décélera dans les choses
» mêmes les plus indifférentes. Vous
» vous interrogerez tous deux sur le
» jugement qu'ils auront porté ; vous
» en reconnaîtrez l'équité, et ce sera
» pour vous le dernier terme du mal-
» heur.

» — Non, Madame, non, je ne
» descendrai pas à ce degré d'avilis-
» sement. Non, je n'abandonnerai
» pas ma fille. Je vous jure, par tout
» ce qui touche un cœur honnête, de
» ne jamais mériter la sévérité avec
» laquelle vous venez de prononcer
» contre moi. — Hé! ma chère amie,
» craindrais-je autant, si je vous ai-
» mais moins? Vous êtes sincère en
» ce moment, je le sais, et vous le
» serez encore en vous dégradant.
» Vous répéterez ce que vous m'avez
» déjà dit : *Un désert et son cœur.*
» Mais le cœur se refroidit enfin, et
» la solitude devient insupportable.
» On sent le besoin de la société, et
» elle n'admet plus ceux qu'elle a
» rejetés de son sein. — Vous ou-
» blicz, Madame.... — Je n'oublie
» rien de ce que vous m'avez dit. Je
» veux croire même que vous aurez
» la force de vous séparer de votre

» amant. Ne serez-vous pas, le jour
» où il s'arrachera de vos bras, plus
» malheureuse que vous l'êtes aujour-
» d'hui? Votre séparation est opérée,
» le coup est porté, la blessure est
» moins sensible, et vous allez vous
» exposer à de nouvelles angoisses.
» Quel en sera le dédommagement?
» des souvenirs? Seront-ils plus vifs,
» plus doux que ceux que vous con-
» servez? Ce ne sont pas les jours
» qu'il faut compter, mais la somme
» de bonheur qu'ils procurent. N'a-
» vez-vous pas épuisé dans une nuit
» tout ce qu'il est possible d'en avoir
» et d'en supporter?

» —Ainsi, madame, il faut s'in-
» terdire la jouissance du lendemain,
» parce qu'on n'a pas oublié la féli-
» cité de la veille. Ainsi un jour heu-
» reux pourrait suffire à toute la vie.
» Le croyez-vous, madame, et con-
» naissez-vous quelqu'un qui ait assez

» d'empire sur soi pour se conduire
» d'après un tel raisonnement? Quels
» sont les dangers que vous redoutez
» pour moi? Ne savez-vous pas que
» Sainte-Luce m'a offert le sacrifice
» de sa gloire, de son état, et que je
» l'ai refusé? Voulût-il, à Brest, re-
» nouveler le même hommage, je
» combattrais son dévouement par
» les motifs que je lui ai opposés ici.
» S'il refusait de s'y rendre, je le con-
» duirais moi-même sur son bord,
» et je ne m'en éloignerais qu'après
» lui avoir inspiré mon courage et
» ma résignation. — Et si vos efforts
» étaient vains? — Sainte-Luce est
» un héros, madame. Votre suppo-
» sition est inadmissible. — Admet-
» tez qu'elle soit fondée. — Alors,
» madame, alors... Mais, pourquoi
» votre imagination féconde ne pré-
» voit-elle que des maux? Tant d'exa-
» gération n'annonce-t-elle pas le

» dessein, la volonté de vous sou-
» mettre tout, tout jusqu'à l'amour?
» Je n'écoute plus rien. Le bonheur
» est à Brest; il m'attend, il m'ap-
» pelle, et je cours le saisir.

» — Ma chère amie, vous ne me
» rendez pas justice, vous me forcez
» à m'expliquer sans détour. Je n'ai
» employé contre vous que mes plus
» faibles moyens. J'avais présumé
» qu'ils pourraient suffire, et j'avais
» résolu de ne pas détruire une sécu-
» rité qui m'étonne, et à laquelle vous
» devez quelque repos. Vous refu-
» sez de voir dans l'avenir. Je vais,
» quoiqu'il en coûte, fermer l'abîme
» que vous creusez sous vos pas. Ce
» n'est qu'avec délices que vous vous
» rappelez une nuit, peut-être désas-
» treuse; c'est avec de nouveaux
» transports que vous vous en pro-
» mettez de semblables. Savez-vous,
» femme imprudente et aveugle, si

» vous avez échappé au danger d'être
» mère, et, si vous avez ce bonheur,
» vous flattez-vous d'être constam-
» ment aussi heureuse? Vous rédui-
» rez-vous à l'humiliante nécessité de
» rougir devant votre fille? Si Sainte-
» Luce périt, ferez-vous partager
» à un enfant, que vous ne pour-
» rez avouer, une fortune qui appar-
» tient tout entière à Honorine, ou
» prendrez-vous le parti cruel d'a-
» bandonner ce déplorable enfant?
» Telle est la position où vous allez
» volontairement vous jeter. J'ai dû
» vous faire sentir ce qu'elle aurait
» d'affreux pour vous, d'affligeant
» pour ceux qui vous aiment. Je n'ai
» plus rien à dire, et c'est à vous à
» prononcer. »

« — Ah, madame! abandonnée
» à l'amour, à ses délices, aux plus
» douces espérances, étais-je capa-
» ble de rien prévoir! Ma sécurité

» est détruite ; mon cœur est bour-
» relé ; je ne respirerai que lorsque
» j'aurai la certitude d'être échappée
» à la honte. Quels jours, quelles
» nuits, au lieu de ceux que je me
» promettais ! Quel réveil, quel ré-
» veil ! il est entier, il est terrible.

» Non, je n'irai pas à Brest ; je ne
» m'exposerai pas volontairement
» aux malheurs que déjà j'ai impru-
» demment bravés, et qui m'acca-
» bleront peut-être.

» Et ce malheureux, à qui j'ai
» écrit, qui va compter sur une suite
» de jours fortunés, et qui ne me
» verra pas ! Je vais reprendre la
» plume ; je m'efforcerai de le con-
» soler, moi qui ai tant de besoin de
» l'être. Je tâcherai de lui inspirer
» une résignation que je n'ai pas.

» Votre appui, vos sages réflexions,
» votre amitié compatissante me res-
» tent, madame, et peuvent me sou-

» lager. Il est seul avec son cœur ; il
» n'a personne à qui il puisse l'ou-
» vrir, qui veuille s'affliger avec lui.
» L'Océan, les périls de tout genre,
» la mort, voilà la cruelle perspec-
» tive qui va s'offrir à son imagina-
» tion. Quinze jours de bonheur eus-
» sent adouci ce tableau repoussant.
» Quinze jours de félicité ! c'est bien
» peu pour toute la vie, et il faut y
» renoncer ! »

Je me place au secrétaire de la princesse. Je rends mot pour mot à Sainte-Luce ce que nous venons de nous dire. Je me plains amèrement des institutions sociales ; mais j'annonce la ferme résolution de me conformer désormais à ce qu'elles nous prescrivent. Je cherche l'héroïsme de l'amour ; je veux au moins en prendre le langage, et c'est mon cœur qui parle, un cœur faible, brûlant, déchiré. J'écris, j'écris ;

c'est un volume que je lui adresse. Hélas! ce n'est qu'écrire.

Je rentre chez moi dans un état impossible à peindre. Ce que j'éprouve n'est pas du désespoir : le moment n'est pas venu. C'est une anxiété poignante, un accablement profond. Je crains de regarder ma fille; il me semble qu'elle doit lire mes craintes sur mon front. Oh! si elles se réalisaient!... Détournez ce coup, ô mon Dieu, détournez-le. Je ne suis pas criminelle; ayez pitié de votre faible créature.

Honorine me rappelle ma promesse; elle veut aller à Brest. Je suis forcée d'employer des défaites, de mauvaises excuses, qui, à ses yeux, doivent ressembler à du caprice. Elle n'insiste pas; mais elle prononce intérieurement, j'en suis sûre, et elle prononce contre moi : Que je suis malheureuse!

CHAPITRE VI.

M. de Francheville.

Madame Ducayla écrit aussi des volumes, je reçois d'elle un énorme paquet. Je le parcours, tout y est relatif à M. de Francheville. Hélas! je n'ai pas eu un instant à donner à son souvenir. Lisons. En s'occupant des autres, on échappe à soi-même.

« Notre procès a occupé le public de Marseille, comme celui de toutes les villes de France. Les mémoires, pour et contre moi, y ont été lus avec avidité et intérêt. Tous les cœurs, tous les vœux étaient en ma faveur, et l'on a applaudi au jugement qui m'a réintégrée dans mes droits à l'estime générale.

» L'opinion s'est fortement prononcée contre M. de Francheville. On était loin de présumer qu'il pensât à retourner dans une ville où il n'avait pas laissé un ami, et où on ne prononçait son nom qu'avec mépris. Cependant, peu de jours après notre dernière entrevue, poussé par une passion, que la résistance de Julie a rendue insurmontable, il a quitté Paris, et oubliant tout, jusqu'aux moindres bienséances, il a reparu à Marseille.

» Il s'est d'abord présenté chez du Reynel, qu'il se flattait d'abuser encore, et qui a refusé de le recevoir. M. Montbrun, maintenant instruit de tout, a répondu, pour sa femme, que Julie est sous sa protection, et qu'il saura faire repentir quiconque s'écartera des égards dus à sa maison. M. de Francheville a

écrit à madame Ducayla. Ses lettres n'ont pas été reçues.

» Rebuté partout, mais non découragé, il s'est flatté que la famille de Julie entrerait dans ses vues, ne fût-ce que pour exercer, contre cette jeune femme, une inimitié trop connue. Cette famille, injuste à son égard, mais fidèle à l'honneur, a répondu qu'elle ne veut avoir aucun rapport avec un homme tel que lui, et que si madame Ducayla s'oubliait au point de consentir à un pareil mariage, ses parens emploieraient tous les moyens qui sont en leur pouvoir, pour l'empêcher de se déshonorer.

» M. de Francheville, outré, a répliqué à cette lettre par un défi. Un lieutenant de vaisseau, cousin germain de Julie, lui a écrit ce billet remarquable :

« Le duel est une infraction aux

» lois. Malheureusement il est quel-
» quefois impossible à deux gens
» d'honneur de ne pas s'écarter de
» ce qu'elles prescrivent; mais cette
» infraction ne peut être tolérée que
» lorsque cette voie est la seule qui
» puisse réhabiliter l'un d'eux dans
» l'estime publique. Votre réputation
» ne peut être rétablie par aucun
» moyen, et je perdrais la mienne
» en me mesurant avec vous. »

» M. de Francheville, furieux, a été dans tous les cafés accuser son adversaire de lâcheté, et lire ce billet, qui le couvre de honte. Partout il a trouvé des improbateurs, et seul contre tous, il a voulu se faire un parti. Tel est l'excès de son égarement, qu'il a été chercher des appuis dans cette classe d'hommes, qu'il aurait rougi de voir autrefois, et qui comblent la dégradation de celui qui les paye.

» Bientôt

» Bientôt des gens sans aveu se sont répandus dans la ville, et se sont essayés à l'insulte, par des plaisanteries grossières adressées aux personnes qui leur avaient été désignées. Il était facile de juger d'où partaient ces premiers coups, et de pressentir que l'impunité ajouterait à l'audace. Le ministère public a intimé à M. de Francheville l'ordre de sortir de la ville dans les vingt-quatre heures.

« Je l'avais beaucoup aimé, dit » Julie; je l'aimais encore. Jugez, » ma chère amie, de ce que j'ai dû » souffrir. Chacun de ses écarts me » faisait craindre pour lui et pour » moi, et ses imprudences réitérées » ont enfin justifié mes craintes.

» Oh! s'il eût été libre, lorsqu'il » m'offrit son cœur, avec quelle sa- » tisfaction j'eusse reçu ses vœux et » sa main! il serait encore estima-

» ble... que dis-je ? celui que Fan-
» chette n'a pu fixer ne devait l'être
» par personne, et si j'avais été sa
» femme, il eût trouvé une autre
» Julie. »

Madame Ducayla n'étend pas plus loin les réflexions qui lui sont personnelles. Elle reprend son récit.

« M. de Francheville est sorti de la ville, pour s'épargner des affronts plus sanglans. Sa ténacité était trop connue, pour qu'on n'éclairât pas sa marche. Bientôt on a découvert qu'il s'était arrêté à un village à quelques lieues de Marseille, où il a loué une assez jolie maison.

» Madame Ducayla, alarmée de tout ce qui venait de se passer, s'est tenue quelques jours encore renfermée chez madame Montbrun. Cependant l'exil de M. de Francheville, la tranquille obscurité dans laquelle il vivait, lui ont insensiblement rendu

le repos, et du calme à la sécurité, le passage est naturel et presque inévitable.

» On allait donner à Marseille une comédie nouvelle, qui avait obtenu à Paris le plus brillant succès. Depuis long-temps on désirait la représentation de cet ouvrage. Le concours nombreux des spectateurs, la présence et la protection de la famille Montbrun, et des plus honnêtes gens de la ville, tout ce qui peut rassurer une femme timide, devait, le soir, se réunir autour de Julie. Elle a cédé à l'impulsion de la curiosité, et au besoin de se distraire.

» Déjà la police avait signalé au parterre quelques agens de M. de Francheville, auxquels leurs moyens connus ne permettaient pas de payer leur billet d'entrée, et dont la mise, fort au-dessus de leur état, annonçait des projets. L'œil de la surveil-

lance la plus active s'est fixé sur eux. Bientôt ils ont donné ces marques d'impatience, naturelles à des spectateurs avides de jouir, et qui n'étaient ici que le prélude d'un violent orage. Au bruit des sifflets, à celui des cannes, ont succédé les vociférations les plus indécentes. L'autorité a ramené l'ordre, pour un moment, en faisant commencer le spectacle.

» Des murmures d'improbation se sont fait entendre avant que l'exposition fût terminée; des coups de sifflets sont partis de différens coins de la salle, dès le milieu du premier acte. Les gens raisonnables, qui voulaient entendre et juger la pièce, ont imposé silence aux perturbateurs de la scène, qui leur ont répondu par des juremens et des menaces. Des hommes sages ne se battent pas pour ou contre un auteur qui leur

est étranger. Quelques-uns d'entr'eux ont pris prudemment le parti de se retirer ; les autres ont attendu que le calme leur permît d'entendre quelque chose : il ne devait pas renaître.

» Le magistrat, indigné de tant d'audace et d'opiniâtreté, a ordonné à la force armée d'entrer et de se saisir des mutins. Aussitôt ces misérables ont fermé toutes les portes du parterre, que l'officier de garde a fait briser à coups de crosse. C'était ce qu'on demandait ; il fallait un prétexte pour porter à son comble le désordre qui devait amener le moment décisif. Un combat corps à corps s'est engagé entre les émissaires de M. de Francheville et la garde, à qui la foule, qui se pressait autour d'elle, ne permettait pas de se servir de ses armes. Les hommes tranquilles, incapables de se mêler volontairement dans cette rixe, heurtés, cou-

doyés, renversés, foulés aux pieds, ont, en dépit d'eux, été obligés de se défendre, et dès lors le combat est devenu général.

» Les femmes effrayées se sont jetées hors de leurs loges, et ont voulu se retirer chez elles. Les portes principales avaient été fermées par d'autres émissaires qui agissaient extérieurement. On marchait au hasard ; on allait çà et là, sans trouver d'issue. Enfin ce cri terrible *au feu* s'est fait entendre de différentes parties de la salle. A ce cri, chacun s'est occupé de son salut particulier. Ceux qui formaient une société, les membres d'une même famille, séparés, ou par la frayeur, ou par les personnes qui se précipitaient entr'eux, ne pouvaient ni se voir, ni se retrouver. Julie égarée, tremblante, seule, pour ainsi dire, au milieu de cette foule exaspérée, a reçu avec trans-

port l'offre qu'on lui a faite de la conduire hors de la salle par une porte qui venait de s'ouvrir. Deux messieurs l'ont enlevée dans leurs bras, et soutenus par d'autres, qui forçaient tout ce qui était devant eux, ils l'ont portée dans une petite rue voisine, où s'est trouvée une voiture. La portière a été ouverte à l'instant; on allait y mettre Julie, qui ne soupçonnait rien encore, lorsque l'officier de marine son parent, a fondu, l'épée à la main, sur les prétendus messieurs qui s'étaient emparés d'elle.

» Le tumulte a cessé dès que Julie est sortie de la salle; les portes se sont ouvertes, et ceux qui avaient causé le désordre ont cherché à s'évader, en affectant cette sécurité, qui ne peut être le partage que des honnêtes gens. Quelques-uns, qu'on avait signalés d'abord, plusieurs au-

tres qu'on avait remarqués ensuite, ont été arrêtés par la garde, qui avait été promptement portée à un bataillon tout entier.

» Cependant le parent de Julie avait éprouvé d'abord une assez forte résistance. Son courage, sa présence d'esprit, ses cris redoublés, son bonheur ont eu bientôt dispersé des misérables que la cupidité seule faisait agir, et qui avaient tout à redouter. M. de Lobsent a placé Julie dans la voiture même, qui devait la livrer à M. de Francheville, et dont le cocher avait pris la fuite. Monté sur le siége, ce digne jeune homme l'a conduite à son domicile, et l'a remise à la famille Montbrun, qu'il a trouvée en proie aux alarmes de l'inquiète amitié.

» Les gens arrêtés, et qu'on a interrogés le lendemain, se sont bien gardés de charger M. de Franche-

ville. Ils ne pouvaient l'accuser sans se déclarer ses complices et s'exposer aux suites d'un procès criminel. Faire du bruit au spectacle, n'est au contraire qu'un délit de simple police, et le magistrat dépourvu de preuves écrites ou verbales, qui pussent lui servir de base, n'a pu donner de suites sérieuses à cette affaire. Cependant les vêtemens de ces hommes, la fuite du cocher, qui n'a réclamé ni sa voiture, ni ses chevaux, annonçaient une main cachée, qui avait fourni à des frais assez considérables. Tous les soupçons se portaient sur M. de Francheville; mais on avait acquis la certitude qu'il n'était pas sorti du village où il s'est retiré, et où, probablement, il attendait madame Ducayla. Que lui dire sur de simples probabilités?

» Les malheureux que M. de Lobsent a mis en fuite, et auxquels on

a demandé pourquoi ils avaient tenté de mettre Julie dans cette voiture, ont répondu qu'ils l'avaient jugée hors d'état de marcher. Interrogés pourquoi ils ont résisté à M. de Lobsent, ils ont répondu qu'ils lui supposaient de mauvaises intentions à l'égard de cette dame, dont la sûreté, disait-on, est souvent menacée. Il a fallu se borner à prononcer sur les événemens qui se sont passés au spectacle, et les coupables ont été condamnés à un mois de prison.

» Cependant, M. de Lobsent s'est, par hasard, trouvé nanti d'une pièce qui pouvait perdre M. de Francheville et ses agens. Sa blanchisseuse lui a rapporté, il y a quelques jours, un billet en lambeaux, qu'elle a dit avoir trouvé dans la poche d'un de ses gilets. M. de Lobsent, étonné, a cherché à se rappeler les details de cette orageuse soirée. Il s'est sou-

venu enfin, que dans la chaleur du combat, il a remarqué un homme, qui s'éloignait de quelques pas, et portait un papier à sa bouche. S'élancer sur cet homme, lui arracher ce papier, qui pouvait être une pièce de conviction, le serrer dans sa poche et revoler au secours de Julie, a été l'affaire de quelques secondes. Des considérations relatives à cette jeune femme l'avaient depuis exclusivement occupé, et lui avaient fait oublier totalement ce papier, sur lequel on lisait encore distinctement ces mots :

« Je vous ordonne d'avoir, pour » madame Ducayla, les égards les » plus marqués, quand elle sera en » votre pouvoir. Je vous répète que » je n'ai d'autre dessein que de l'é- » ponser, et je gémis de la nécessité » où elle me met de la forcer d'y con- » sentir. Je vous fais passer dix mille

» francs, dont je vous indique ci-
» après la répartition, et j'espère que
» votre dévouement... » .

« M. de Lobsent a été communiquer ce fragment à madame Ducayla, qui a reconnu l'écriture être celle de M. de Francheville.

« Quel usage, madame, voulez-
» vous faire de cette pièce? a dit le
» jeune homme. »

Julie a répondu en la déchirant.

« Ce procédé est noble, madame,
» mais est-il prudent? Armé de ce
» billet, je pouvais contraindre cet
» homme-là à s'éloigner pour tou-
» jours. Votre repos était assuré, et
» je ne vois plus qu'un moyen de
» vous garantir de ces odieuses pour-
» suites. — Quel est-il, monsieur?
» — C'est d'ôter tout espoir à Fran-
» cheville. — Je ne vous entends
» pas. »

Julie ne transcrit pas la fin de

cette conversation. Je crois remarquer de cet endroit à ce qui suit un intervalle de quelques jours. Je cesse ici d'extraire de son manuscrit les faits essentiels; je copie ses propres paroles.

» M. de Lobsent sert depuis sa plus tendre jeunesse. Constamment éloigné de cette ville, il n'a pu partager l'éloignement qu'a pour moi ma famille. Revenu au milieu des siens, après de longs voyages et des séjours prolongés dans nos ports principaux, il ne m'a pas jugée d'après les insinuations de ses parens. Il a consulté l'opinion publique; il l'a trouvée prononcée en ma faveur.

» Il a saisi avec empressement l'occasion que lui a fourni la dernière catastrophe; il me voit assiduement. Je le reçois comme un parent affectionné et un libérateur généreux. Il est jeune encore, fort bien

fait; il a de l'esprit naturel et une réputation sans tache. Sa fortune est médiocre; mais tout annonce qu'il la poussera rapidement.

» J'entre dans ces détails, ma chère amie, parce qu'il ne suffit pas que vous sachiez ce que ma position a de pénible, combien je dois désirer d'en sortir; je veux encore que vous connaissiez les qualités personnelles qui m'ont déterminée.

« Mon aimable cousine, me disait » Lobsent, il y a quelques jours, » vous êtes continuellement exposée » aux entreprises d'un homme qui » ne ménage rien, pas même sa ré- » putation et sa personne. Je peux » veiller sur vous; ma qualité de » proche parent m'y autorise. Mais » bientôt je quitterai Marseille, et » quel sera votre appui? M. Mont- » brun, homme respectable, j'en » conviens, n'a pas l'énergie propre

» à contenir un caractère tel que
» celui de M. de Francheville, qui,
» tant qu'il vous saura libre, conser-
» vera de l'espoir. Hâtez-vous de
» placer un époux entre vous et lui,
» et choisissez, je vous en conjure,
» celui qui vous apprécie le mieux,
» et qui vous aime le plus. L'union
» que je propose vous présente un
» double avantage : elle vous rap-
» prochera nécessairement d'une fa-
» mille au sein de laquelle la na-
» ture a marqué votre place. Ma
» mère m'aime tendrement, et elle
» ne refusera rien à un fils qu'elle
» presse continuellement de faire un
» choix. Elle a un crédit absolu sur
» l'esprit de votre mère; elle vous la
» rendra, dès qu'elle le voudra sé-
» rieusement, et mes frères seront
» vos défenseurs naturels, pendant
» mes fréquens voyages.

» Elevé, pour ainsi dire, sur l'O-

» céan, je n'ai pu acquérir ce vernis » que donne la grande habitude du » monde. Mes expressions tiennent » quelquefois de la rudesse de ma » profession. Mais mon cœur est » droit, honnête et sensible. Il est » plein de vous, et si vous daignez » l'accepter, jamais je n'oublierai » que je vous dois mon bonheur, et » que je me suis chargé du vôtre. »

» Depuis long-temps je sentais la nécessité de me détacher de M. de Francheville, et son dernier attentat avait fait plus que de longues et souvent inutiles réflexions. J'ai répondu à M. de Lobsent avec l'affection et la reconnaissance que devaient m'inspirer des vues aussi honnêtes, et je lui ai demandé la permission de consulter mes amies.

« Seule, je suis descendue dans mon cœur; j'en ai examiné les dispositions les plus secrètes, et il m'a

semblé pouvoir y faire succéder sans peine, à celui de qui je n'ai reçu que des affronts, un jeune homme auquel je dois déjà beaucoup. »

Oh ! qu'elle est heureuse de pouvoir ainsi reprendre et donner son cœur ! que dis-je ? en a-t-elle jamais senti l'impulsion, et le bonheur est-il où il n'y a pas d'amour ? Non ; mais les grandes peines n'approchent pas de ces cœurs-là. Sous ce rapport, Julie est heureuse, au moins par l'absence du mal. Je continue de copier : Honorine apprendra qu'il n'est de repos que dans l'absence des passions.

« Il était indispensable que je consultasse madame Montbrun. Je devais cette marque de confiance à son amitié soutenue. Elle a fait appeler son mari, et à la fin d'une courte et affectueuse conférence, il a été dé-

cidé que j'accepterais les propositions de M. de Lobsent.

« Je lui ai fait dire aussitôt de me venir trouver. Il a reçu avec transport la promesse de ma main ; il a paru très-flatté qu'il ne m'ait fallu que quelques instans pour me déterminer. Il se croit, a-t-il dit, autorisé à penser que mon cœur répond au sien. Mon silence et un certain trouble ont achevé de le convaincre. Il m'a demandé la permission de m'embrasser : je n'ai pas cru devoir la lui refuser. »

Elle n'a pas cru devoir la lui refuser! Du sang-froid, du calcul dans un pareil moment! et cette femme-là s'imagine aimer! Poursuivons.

» Le lendemain, j'ai reçu un billet de ma mère. Il est affectueux, et c'est, je crois, la première marque qu'elle m'a donnée de sa tendresse.

Elle m'engageait à me rendre chez elle : j'y ai couru.

» J'ai trouvé la famille assemblée. Ma mère s'est levée, m'a embrassée, et m'a priée d'oublier le passé. Prier ! elle ne sait donc pas combien il est doux d'oublier les torts de ceux qu'on aime ! Je me suis sentie touchée jusqu'aux larmes, en recevant ses caresses, celles de ma tante et de nos autres parens. Lobsent partageait ma sensibilité et ma joie. Ce jour, le plus heureux de ma vie, est d'un bon augure pour la suite.

« Les articles ont été discutés et arrêtés dans la soirée. Je ne me suis mêlée de rien, et j'ai consenti à tout. Lobsent m'aime trop tendrement, pour vouloir abuser de mon ignorance en affaires.

» Ma mère m'a dit du ton de la bonté, que je ne devais plus avoir d'autre domicile que sa maison,

jusqu'à ce que j'aille m'établir chez madame de Lobsent. Elle m'a invitée à choisir ce qui me conviendrait le mieux. J'ai pris, pour ne pas la gêner, deux petites chambres, assez modestement meublées, où elle voulait m'établir à l'instant. Je l'ai priée de se rappeler qu'on ne quitte pas brusquement, sans une démarche affectueuse et polie, quelqu'un à qui on a des obligations réelles. A peine ai-je eu fini de parler, que ma mère a envoyé chercher des voitures. Nous sommes tous partis pour nous rendre chez madame Montbrun; chez madame Montbrun, que personne de ma famille n'avait voulu voir depuis qu'elle m'a accordé un asile. L'explication a été franche, la réconciliation sincère, et c'est encore mon mariage qui a fait ce bien-là.

Je trouve encore ici un intervalle de quelques jours.

« C'est demain que je me donne irrévocablement à ce que j'aime.

A ce qu'elle aime! Il y a un mois, elle aimait M. de Francheville. Hélas! elle n'aime personne. Laissons-lui son arreur. Heureux, pour quelques instans du moins, qui se laisse abuser par une douce illusion!

» C'en est fait, je suis à lui. Sa joie est extrême : je la partage bien sincèrement. Je n'ai pas le temps de vous en dire plus aujourd'hui.

Oh! je le crois.

» Ma chère, ma bonne amie, quel homme que Lobsent! il est adorable. Vous savez ce que j'éprouve, ce que je pense : je n'ajouterai pas un mot.

M. de Lobsent a tout à gagner à la comparaison. Ducayla était un homme bien respectable : il n'était que cela.

» Mon mari a fait surveiller M. de Francheville, du moment où mon

mariage a été arrêté, jusqu'à celui-ci. Il est parti le jour de la célébration; on ignore où il s'est retiré. Mais il est vraisemblable, d'après la solidité de sa voiture et les malles dont on l'a vue chargée, qu'il s'éloigne du midi de la France.

L'infortuné! il a tout perdu sans retour, sa femme, sa maîtresse, sa réputation. Moins ardent, plus susceptible de réflexion, il pouvait être heureux encore : le prince ne m'eût pas toujours refusé de le protéger. Hélas! est-ce à moi d'attaquer, de condamner son cœur, d'exiger qu'il ait sur lui cet empire que je n'ai plus sur moi? Pauvres humains, toujours prompts à blâmer autrui, toujours habiles dans l'art de transiger avec nous-mêmes, nous exigeons tout des autres, lors même que nous ne faisons rien pour eux.

Julie termine par les complimens

d'usage. Comme tout cela est sec et froid ! pas un mot qui parte de l'âme. Les sens sont éveillés, voilà tout.

Une lettre de M. de Francheville! Elle est datée de Lyon.

« Tout a tourné contre moi, jus-
» qu'à mes espérances. Le voile que
» j'avais sur les yeux est tombé. Il ne
» me reste que le sentiment de mes
» fautes et de mon infamie. Un
» homme, comme moi, peut être
» obligé de courber sa tête; mais
» aussi il veut acquérir le droit de la
» relever. Mon parti est pris; il est
» irrévocable. Je vais joindre la
» grande armée. Je me cacherai, s'il
» le faut, dans les derniers rangs.
» J'en sortirai bientôt, ou je perdrai
» la vie.

» Je ne vous cache pas cependant
» que je voudrais débuter dans cette
» nouvelle carrière avec quelqu'a-
» vantage. Je sais que je ne peux pré-

» tendre à être officier ; mais il est
» facile, je crois, de me faire rece-
» voir volontaire, attaché à un état-
» major. Là, je serai dans une cer-
» taine évidence. Les circonstances
» et mon bras feront le reste.

» Vous n'avez qu'un mot à dire
» au prince pour m'obtenir cette lé-
» gère faveur, et ce mot, vous le
» direz. Mon cœur me répond de
» vous : il vous estime toujours au-
» tant qu'il vous a aimée.

» Je servirai sous le nom de Ro-
» sant, qui est celui de ma famille.
» Je reprendrai le premier, si je
» parviens à m'illustrer.

» J'embrasse tendrement ma fille,
» et j'espère mériter un jour le titre
» de votre ami. »

Je le répète, cet homme-là n'est pas vil. Sa détermination annonce une âme grande. Il peut se recréer une réputation ; il le fera, je l'espère.

Je

Je justifierai sa confiance; je le soutiendrai dans son projet de tout mon crédit. Je vais m'occuper de lui; je ne perdrai pas un moment.

Je sors de chez le prince. Il approuve la conduite de M. de Francheville. « Ce parti, m'a-t-il dit, » était le seul qu'il pût prendre, et » je lui sais bon gré de s'y être dé» terminé. » Il m'a donné de fortes recommandations pour plusieurs officiers-généraux. Je les remettrai avec une vraie satisfaction à cet infortuné, réduit à implorer les bons offices de sa femme. Je lui ouvrirai ma bourse, je le consolerai, je soutiendrai son courage, je ferai tout pour lui.

On me l'annonce. Il est arrivé presqu'aussitôt que sa lettre.

Il a refusé ma bourse; il a accepté mes services. Son ton, son maintien ont été modestes sans bassesse. Il a

parlé en homme qui s'estime encore lui-même. Ce sentiment le conduira à forcer l'estime des autres. La gloire de Rosant couvrira les fautes de Francheville. Sa fille s'enorgueillira un jour de lui devoir la vie.

Il l'a comblée de caresses. Il revient à la nature ; le cœur est encore bon.

Il ne restera à Paris que le temps nécessaire pour se faire un petit équipage de campagne. S'il m'avait demandé la permission de me voir pendant son séjour ici, bien certainement je la lui aurais accordée. Il le désirait, je crois. La crainte d'un refus lui a fermé la bouche, et il m'a semblé que ce n'est point à celle qui pardonne à faire les premiers pas. Petitesse, orgueil déplacé peut-être. Je me suis tue ; ai-je bien ou mal fait?

Cette entrevue a fini comme les

précédentes. Il a paru profondément affecté en se séparant de moi. Des larmes d'attendrissement roulaient dans ses yeux, et j'étais moi-même très-fortement émue. Oui, je serai son amie, sa meilleure amie. Que dis-je ? je le suis déjà, je n'ai pas cessé de l'être, lors même qu'il m'opprimait.

CHAPITRE VII.

Où s'arrêtera l'infortune?

L'AFFAIRE de M. de Francheville m'a occupée, agitée, distraite. Me voilà maintenant forcée de me replier sur moi-même, et les réflexions, les inquiétudes reviennent m'assaillir.

Que fait Sainte-Luce? quand partira-t-il? sans doute il ne quittera pas la France sans me dire un dernier adieu, sans me procurer le triste plaisir de le lire encore. Il a ma dernière lettre; il sait que nous ne nous verrons pas; il sait aussi que mes craintes m'attachent plus fortement à lui. Oh! si la certitude d'être exclusivement, passionnément aimé, peut faire le bonheur d'un amant,

quel homme est aussi heureux que Sainte-Luce !

Enfant que je suis ! j'ai été m'informer des différentes heures où les lettres sont distribuées dans Paris. Dix fois le jour, je me mets à la croisée. J'aperçois un facteur ; mon cœur bat, il tressaille. Le facteur passe ; je me dépite, je m'afflige ; je maudis presque ce pauvre homme, qui ne peut me remettre ce qu'il n'a pas.

Entre-t-il dans la maison ? je cours à la porte de mon antichambre ; je l'entr'ouvre doucement ; je prête une oreille attentive ; ce n'est pas moi qu'on nomme. Je rentre, le cœur gros de soupirs, les yeux pleins de larmes. Ceux à qui ces lettres sont adressées, ne les désirent pas peut-être, et ils en reçoivent à chaque instant de la journée. Et moi, qui donnerais une pile d'or pour quatre lignes de lui, j'éprouve sans cesse un

mouvement d'espérance, et sans cesse je la vois déçue. Oh, que la nature est avare de ses dons! Par quelles anxiétés, par quelles tribulations elle nous fait payer quelques éclairs de bonheur!

Je sens combien je suis ridicule, et cependant je ne quitte plus cette croisée. Je crois devoir être plus heureuse le lendemain que la veille, et les jours s'écoulent dans de continuelles alternatives d'espoir et de tourment. Il viendra pourtant ce jour où mes mains tiendront, presseront le papier précieux, où mes yeux en liront, en reliront les expressions enivrantes, où une douce extase, des larmes délicieuses me dédommageront de ce que j'aurai souffert.

Je ris malgré moi de ma sottise. Je viens de consulter mon almanach; j'ai marqué le jour où je lui ai écrit, et pour que j'aie demain une lettre,

il faut qu'il m'ait répondu aussitôt qu'il a reçu la mienne. A demain donc.

Oh, oui, il aura répondu à l'instant. Différerais-je d'une minute, et n'aime-t-il pas autant que moi?

Passons, usons ce jour, comme les précédens : pensons à lui. Penser à lui! hé! dans le monde, auprès de la princesse, dans la solitude, le jour, la nuit, puis-je m'occuper d'autre chose? Il s'est identifié avec moi; il fait maintenant partie de mon être. Cette chambre! Oh! cette chambre, cette garde-robe, ce lit!... C'est là qu'est maintenant ce qui me reste de vie.

J'ai presque devancé le jour. Il est dix heures, et il y en a deux que je suis à ma fenêtre. Un facteur! il lève la tête, il me fixe... hé! qu'importe? il ne me connaît pas. Passera-t-il comme tant d'autres? il poursuit

son chemin. Non ; il vient ici, je crois... oui ; oui, il traverse la rue ; il entre, je cours, j'entends nommer madame Hallier. C'est mon nom de famille ; c'est à présent le seul que je puisse porter.

En deux sauts j'ai franchi l'escalier. J'arrive aussitôt que le facteur à la loge du portier ; je vois la lettre, je la saisis, je l'emporte, je remonte, je vole, je m'enferme à double tour, je me jette sur cette chaise longue, où je me suis donnée à lui. C'est sur l'autel de l'amour que j'en savourerai les divins caractères.

Que font-ils donc en bas ? Le facteur crie, le portier rit, ma femme de chambre descend... J'ai eu tort d'aller prendre, d'arracher cette lettre. Je me suis donnée en spectacle, j'ai fait connaître que mon cœur a un secret... qu'on juge, qu'on devine, mais que je lise.

« J'attendais la plus tendre et la » plus chérie des femmes. Je comp- » tais les heures, les minutes, et » je calmais mon impatience, en » me livrant à des souvenirs en- » chanteurs et aux puissantes illu- » sions de l'espérance. Je partageais » le temps entre les soins indispen- » sables pour recevoir mon amie » d'une manière digne d'elle, et » ceux que je dois à mon état. Dans » les magasins, dans les arsenaux, » sur mon bord, je ne rêvais, je ne » voyais que cette femme adorée ; je » reportais chez moi son image. Le » bruit de chaque voiture me faisait » tressaillir. Je m'élançais.... la voi- » ture passait; j'en attendais une » autre, et cette autre, et celles qui » l'ont suivie, ont également trompé » mon attente. »

Comme nos gens s'entendent et

se répondent! il faisait à Brest ce que je faisais à Paris.

» Au lieu de cette berline, d'où » cent fois je m'étais représenté mon » amante s'élançant, tombant dans » mes bras, me prodigant, recevant » de moi les noms les plus tendres, » les plus vives, les plus volup- » tueuses caresses, j'ai reçu cette » lettre fatale, qui a détruit de si » douces illusions. Femme cruelle, » vous avez pu l'écrire! vous avez » promis, et vous avez pu manquer » à votre parole! n'avez-vous pas » prévu l'état affreux où vous réduisez un cœur plein de vous? On se » fait à l'adversité; elle s'adoucit par » l'habitude même de la supporter; » mais renoncer au bonheur le plus » parfait dont on se soit formé l'idée, » y renoncer à l'instant même où il » se présente à nous, où on croit déjà » le saisir, c'est à quoi nul individu

» ne peut volontairement se soumet-
» tre ; l'inflexible nécessité peut seule
» nous y contraindre.

» Et vous, vous, qui ne respirez
» qu'amour et volupté, avez-vous
» ployé sous cette nécessité invinci-
» ble ? Maîtresse de vos actions, vous
» avez résisté à votre cœur ; vous lui
» avez fait violence ; vous avez af-
» fecté, sur vous-même, un empire
» que vous êtes loin d'avoir ; vous
» vous êtes livré d'affreux combats ;
» vous avez cru vous vaincre ; vous
» vous êtes immolée.

» Vous avez oublié ce feu dévorant
» que vous portez dans mes veines,
» que votre souvenir alimente sans
» cesse, qui s'est accru par une pre-
» mière jouissance : vous m'avez im-
» molé avec vous.

» Renoncez, si vous le voulez, à
» votre félicité : vous n'avez pas le
» droit de disposer de la mienne.

» Livrez-vous maintenant à d'inu-
» tiles regrets. Retracez-vous cette
» longue scène d'enchantemens que
» vous pouviez faire renaître et pro-
» longer pendant des semaines. Votre
» bouche m'appellera sur votre cou-
» che solitaire; vos bras s'étendront
» vers moi... A l'heure où vous me
» lisez, vous m'y presseriez, si vous
» l'aviez voulu.

» Connais-je l'avenir qui m'attend?
» si j'ai cueilli le dernier baiser, ah!
» combien vous regretterez ceux dont
» j'allais vous couvrir encore. Vos
» vœux impuissans, vos larmes,
» votre désespoir ne me rendront pas
» à votre amour.

» Et à quelle crainte avez-vous
» sacrifié les derniers momens dont
» nous pouvions disposer encore? à
» celle de devenir mère. Quoi! ce
» qui ajouterait à mon bonheur, se-
» rait un mal pour vous! Vous ne

» sentez donc pas que cet enfant,
» dont vous redoutez l'existence,
» pourrait seul consoler et remplir
» votre cœur, si vous me perdez;
» que la pensée d'un autre moi-
» même, qui resterait à votre ten-
» dresse, adoucirait l'amertume de
» mes derniers momens? Vous n'a-
» vez donc pas d'idée des transports
» que j'éprouverais, à mon retour,
» entre deux êtres qui me seraient
» également chers, et cependant
» vous êtes mère!

» Avec quel doux frémissement je
» recevrais les premières caresses de
» mon enfant! avec quel charme je
» lui entendrais prononcer le nom
» de père. Quelle force nouvelle,
» quelle indissolubilité il donnerait
» aux nœuds révérés qui nous unis-
» sent déjà! Et ce sont des préjugés,
» des convenances qui l'emportent
» en vous sur des sensations délicieu-

» ses, légitimes, respectables, puis-
» qu'elles ont leur source dans la
» nature.

» Oh! viens, viens, je t'en supplie,
» je t'en conjure; il en est temps en-
» core. Nous n'avons perdu qu'une
» semaine; il nous en restera une,
» pour épuiser ce que des mortels
» peuvent connaître de bonheur.
» Viens me relever de l'accablement
» où je suis; viens me ranimer de la
» vie; viens mourir dans mes bras. »

Il écrit en homme qui sent l'étendue et la dignité des droits que je lui ai donnés. Il a celui d'exiger de moi un dévouement absolu; je lui obéirai. Les préjugés, les convenances, ces terreurs secrètes, auxquelles il me reproche de tout sacrifier, disparaissent pour jamais. La nature et l'amour, voilà les objets de mon culte, les seuls arbitres de ma vie. Je ne connaîtrai, je n'écouterai plus

qu'eux. Oui, Sainte-Luce, je pars. Je vais te ranimer de mon souffle, respirer le tien, et mourir de plaisir.

Je fais à la hâte quelques cartons. Je ne verrai pas la princesse ; elle combattrait ma résolution. Je ne peux partir sans prendre congé d'elle : je lui écris. Deux mots seulement ; je n'ai pas une minute à perdre.

« Je viens de recevoir une lettre » de Sainte-Luce. Il me presse, il » me conjure de me rendre auprès » de lui. Ses prières sont des ordres, » des ordres irrésistibles. Je me re- » commande à votre indulgence et à » votre amitié. »

Je n'ose avouer à Honorine que je la mène à Brest. Je la presse de s'habiller ; je lui dis, je dis à mes gens que je vais à ma terre de Champagne. Je trouverai, en courant la poste, quelque prétexte, quelques

raisons, qui couvriront aux yeux de cette enfant la versatilité de ma conduite.

Qu'entends-je ? Me trompai-je ?... C'est la voix de la princesse. Elle veut absolument me voir, me parler. Je pénètre son intention ; je suis inébranlable.

« Vous, chez moi, madame! j'é-
» tais loin de m'attendre à cet excès
» d'honneur. — L'amitié ne connaît
» pas de distance ; elle n'existe que
» par l'égalité. Point de mots ; des
» choses. C'est ma sincère affection
» qui me guide, qui m'impose la loi
» de vous arrêter, de vous empê-
» cher de vous perdre. — Prenez
» cette lettre, madame, lisez, lisez,
» et jugez si vous changerez quelque
» chose à ma résolution. — Cette
» lettre est d'un homme qui aime
» autant que vous ; et qui, comme
» vous, ne raisonne pas, ne peut

» rien calculer. Donnez-moi votre
» parole d'honneur de ne point aller
» à Brest. — N'insistez pas, mada-
» me, par grâce, n'insistez pas; il
» m'est impossible de vous obéir.
» — Obéir! quelle expression, mon
» amie! elle m'afflige et me blesse.
» Non, vous n'obéirez pas; vous
» vous rendrez à la force des raison-
» nemens que je vais vous opposer.
» — Pardon, madame, mille par-
» dons, je suis incapable de rien en-
» tendre. Je pars, je veux partir; je
» le veux décidément. Cessez de
» vous flatter de pouvoir me persua-
» der. La foudre tombant à mes
» pieds ne m'arrêterait pas.

» — Dans notre dernière conver-
» sation, je vous ai laissé entrevoir
» l'abîme; je vais vous y faire des-
» cendre. Ecoutez-moi, et faites en-
» suite ce que vous jugerez être dans
» votre plus grand intérêt. Ce jeune

» homme, qui aspire au titre de père,
» qui déjà en réclame les droits,
» ne sait donc pas qu'il sera dans
» l'impuissance de reconnaître, de
» légitimer l'enfant que vous portez
» peut-être, ou à qui ce fatal voyage
» pourrait donner l'existence. Il ap-
» partiendra encore à M. de Franche-
» ville. Ferez-vous à l'homme que
» vous avez aimé, à celui qui fut
» votre époux, l'outrage de le char-
» ger d'un enfant que vous saurez,
» qu'il saura n'être pas de lui? Si
» vous cachez sa naissance, et que
» la fraude se découvre, vous aurez
» armé contre vous le ministère
» public, vous serez perdue, et quels
» que soient vos aveux, M. de Fran-
» cheville sera toujours père. Il aura
» le droit de ravir à votre tendresse
» cette déplorable créature. Il en
» usera peut-être, dans son indigna-
» tion, pour vous punir d'avoir con-

» traint sa fille à partager son héri-
» tage avec un étranger. Que de-
» viendront alors ces illusions que
» vous caressez, Sainte-Luce et vous?
» Pensez-y bien. Il ne s'agit pas
» ici d'une faiblesse; c'est un crime
» que vous allez commettre et que
» je veux empêcher. Ce sont des
» larmes impuissantes et éternelles
» que je veux prévenir. C'est aux
» traits du remords que je veux vous
» soustraire. C'est du malheur de
» mésestimer, de haïr Sainte-Luce,
» que je veux vous garantir. — Le
» mépriser, le haïr, lui, madame,
» lui, Sainte-Luce! jamais, jamais.
» — Ne cherchez pas à vous abuser.
» L'amour n'est pas éternel; vous le
» savez, vous l'avez éprouvé, et
» lorsque le délire qui vous possède
» sera calmé, lorsque le voile que
» la passion a mis sur vos yeux
» tombera, que verrez-vous dans

» Sainte-Luce? un homme qui vous
» aura sacrifiés, vous, votre fille et
» son propre enfant, et qui, pour
» dédommagement de tant de maux,
» n'aura à vous offrir que sa main,
» qui vous sera indifférente, qui ne
» pourra rien réparer, et qu'il vous
» refusera peut-être, si son change-
» ment a prévenu le vôtre. Alors
» vous apprécierez les choses à leur
» juste valeur. Vous sentirez qu'un
» homme, quel qu'il soit, ne vaut
» pas le sacrifice de plus que notre
» vie. Vous maudirez votre funeste
» facilité; vous haïrez celui qui en
» aura abusé. Séparée de lui, rejetée
» de la société, vous vivrez seule
» avec un cœur continuellement dé-
» chiré par la vue ou l'idée de cet
» enfant, de cet enfant qui, je le
» répète, appartiendra à M. de Fran-
» cheville, ou ne sera à personne. »

Jamais ma raison obscurcie ne

m'avait offert un trait de cet épouvantable tableau. Je suis confondue, atterrée, terrifiée. La main que j'ai forcée à déchirer ce voile, qui me dérobait l'abîme, cette main me tient fixée à ma place, tourmentée par l'incertitude de mon état actuel, déplorant les suites funestes qu'un instant peut entraîner. Je ne respire plus. Je n'ai de vie que ce qu'il en faut pour sentir l'horreur de ma situation. La princesse parle, agit, commande chez moi. Je ne suis plus qu'un enfant sans force et sans volonté.

Elle va répondre à Sainte-Luce. Elle se met à mon secrétaire, et moi, renversée sur mon ottomane, mon visage caché dans mes deux mains, je dévore les larmes que m'arrachent le souvenir de cette nuit effrayante et chère, et les privations auxquelles me condamnent la bonne foi,

l'équité, ma sûreté personnelle, ce malheureux enfant, qui peut-être ne naîtra point.... qui peut-être existe déjà.

La lettre de la princesse développe des moyens concis, clairs, positifs, auxquels la raison ne peut rien répliquer. Mais est-ce bien à sa raison qu'il faut parler? Pourra-t-il l'écouter, si son cœur se révolte contre elle? Que pensera-t-il de moi, s'il n'est pas persuadé? Il s'éloignera du port, affligé, révolté. Il accusera son amie de ne pas aimer comme lui. Il la confondra avec ces amantes vulgaires, pour qui le moment est tout, et que l'amant du lendemain console de la perte de l'amant de la veille. Il me méprisera, il voudra m'oublier, il y parviendra peut-être, et pourtant ce n'est que par lui, que pour lui que je souffre, que j'épuise toutes les douleurs qui peuvent torturer une

femme imprudente et passionnée.... Oh! mon Dieu! mon Dieu!

La princesse est pénétrante. Elle fait ce que je n'aurais osé lui demander. Elle se remet à mon secrétaire, elle reprend la plume. Elle le conjure d'avoir pitié de lui et de moi. Elle lui peint mon amour, mes combats, mes tourmens. Elle lui promet en mon nom une fidélité à toute épreuve; elle hâte son retour par des vœux ardens; elle lui offre pour consolation la perspective d'une félicité que rien n'altérera plus. Voilà, voilà comment il faut écrire. Pour s'exprimer avec cette énergie, cette chaleur, elle doit avoir aimé comme moi, et le tableau qu'elle a sous les yeux a ranimé sa sensibilité première. Deviendrais-je froide comme elle? dois-je le désirer? ah! oui, oui, pour moi; mais pour lui! oh, je le sens,

il lui serait affreux d'aimer encore et d'avoir la certitude de n'être plus aimé. Oh! ne crains pas. Mon amour et ma vie; l'un ne peut s'éteindre qu'avec l'autre.

La princesse a cacheté sa lettre; elle a sonné. Un domestique tient dans ses mains l'arrêt de notre séparation. Séparation qui peut être éternelle!

Quelles consolations cette femme compatissante répand sur ma blessure! avec quel soin elle cherche à m'arracher à moi-même! avec quelle adresse elle emploie tous les moyens de réagir sur mon cœur! avec quelle bonté elle s'afflige avec moi, quand je ne lui réponds que par des larmes! Elle parvient enfin à me calmer, et à fixer mon attention. Je ne réponds pas encore, mais j'écoute. Elle me nomme Honorine et mes bras s'ouvrent.

vrent. Elle m'entend, elle sort, elle rentre avec ma fille.

La présence de cet enfant m'impose l'obligation de me contraindre. Oh! qu'il est cruel d'éprouver sans cesse ce qu'on ne peut avouer qu'à son intime amie; de répondre à un mot, à une saillie, qui importunent, et qu'à peine on a entendus; d'avoir le sourire sur les lèvres, quand le cœur est déchiré! tel est cependant le sort de ces infortunées, dont les maux ont un principe qui blesse l'ordre social: et qui pourrait les compter? que de larmes succèdent aux feints épanchemens, à la gaieté affectée du jour! que d'yeux paraissent sereins et ne se ferment jamais!

La princesse me tire à l'écart. Elle pense qu'il faut que j'aille passer quelques jours à la campagne, ou que je me donne à mes gens pour une femme capricieuse, irrésolue, vou-

lant sans motifs, me rétractant sans raison. Cette opinion, ajoute-t-elle, pourrait s'étendre jusqu'à ma fille, et une mère ne doit négliger aucun moyen d'accroître l'estime qu'elle a tant d'intérêt d'inspirer à ses enfans. De ce sentiment seul naît la confiance absolue, et la fille qui dissimule une fois, ne fait plus une démarche qui ne la conduise à sa ruine. La princesse a raison : petites causes, grands effets, on ne voit que cela dans le monde.

Elle s'empare de moi; Honorine suit en chantant, en sautant. Nous sommes en voiture, nous roulons, et le chemin que je voulais suivre est derrière moi ! cette seule idée suffit pour déranger de nouveau ma tête, et pour briser mon cœur. Il est des momens où je porte machinalement la main sur le cordon de la glace, où je sens l'ordre de re-

tourner prêt à s'échapper de ma bouche. Une voix intérieure me crie : *Cet enfant serait à M. de Franchéville.* Ma main retombe; je me rejette dans le fond de ma voiture; je ferme les yeux; je feins de dormir, pour dérober à Honorine le trouble affreux qui m'agite, le désordre qu'il doit porter dans tous mes mouvemens. Que ferai-je dans ma terre? Honorine, quand je serai maîtresse de moi; des livres, quand je serai tourmentée : c'est alors qu'il faut causer avec les morts. Quelquefois ils nous attachent; on les quitte à volonté quand on en est mécontent.

Je suis arrivée. Un château désert, qui ne m'offre aucun souvenir; des jardins négligés; des ouvriers à l'année, à qui j'ai fait du bien, et qui ne s'en souviennent plus, puisqu'ils méritent des reproches; des domestiques sans affection; le caquetage

d'Honorine, qui souvent me fatigue, m'importune ; un portrait qui me tue, que je voudrais ne pas avoir, et dont je n'ai pas la force de me défaire, voilà le lieu que j'habite, voilà ce qui m'environne, ce que j'ai, et il faut que j'impose silence à mon cœur, lorsque je n'entends que lui.

Je veux travailler, je veux lire. Je ne peux rien faire, je suis incapable d'attention. Ma seule et triste jouissance est de confier au papier ce que je sens, ce que je pense ; je fais l'histoire de mon cœur. Toujours les mêmes idées ; probablement des répétitions sans fin. Comme tout cela doit être diffus !... Ne vais-je pas mettre de l'amour-propre à ce que j'écris ! Ah ! je n'écris plus que pour écrire. Peut-être ne serai-je lue de personne.

Il faut revenir à Honorine ; je n'ai pas d'autre ressource. Son babil me

force au moins à écouter; je prendrai sur moi de lui répondre ; nous nous donnerons quelques idées; il y en aura peut-être d'intéressantes ; mon affection pour cette enfant fera le reste.

Il me semble quelquefois qu'il y a des semaines qu'elle ne s'est présentée devant moi. Depuis quelque temps, j'ai vu tant de choses, sans les voir ! que de grâces enfantines sont répandues dans toute sa personne ! comme cette figure charmante se développe ! quelle profonde sensibilité annonce ce cœur-là ! belle et aimante, c'est plus qu'il faut pour être malheureuse. Pauvre enfant !

J'attends la réponse de Sainte-Luce à la lettre de la princesse, et je tremble de la recevoir. S'il ne s'était pas rendu à la force de ces raisonnemens qui m'a subjuguée, moi, qui ne vis que d'amour ; s'il

accusait mon cœur... Oh ! non, non ; ce n'est pas lui qu'il aime en moi ; il ne voudrait pas acheter quelques momens de félicité au prix de mon repos et de mes larmes. Quelle jouissance que celle d'une femme tremblante au sein de la volupté ! un homme atroce peut seul la désirer.

Oh ! je le savais bien... Je reconnais mon amant. Je la tiens cette lettre ; j'en pèse toutes les expressions, et je n'y trouve que l'affliction que je m'efforce de surmonter ; que ces déchiremens d'un cœur déçu, sur lequel je règne, comme lui sur le mien ; qu'une entière soumission à l'empire des circonstances ; que le rêve entraînant d'un avenir plus heureux.

Il est parti au moment où je lis sa lettre. Il ignore quelle est sa destination ; il ne doit ouvrir ses ordres qu'en pleine mer. Il me conjure de

me conserver pour moi, pour lui, pour Honorine, à qui il espère rendre un père. Il me recommande son enfant.... s'il y en a un, cet enfant qu'il ne pourra publiquement avouer, mais qui sera constamment l'objet de sa vive tendresse, de sa vigilante sollicitude.

Je fonds en larmes, en lisant ces dernières lignes; toutes mes blessures se rouvrent; c'est plus de douleurs que j'en peux supporter.

Il y a huit jours que je suis ici. C'en est assez pour que personne ne se doute que j'ai eu d'autres projets. Honorine s'ennuie, et j'ai un besoin de parler de Sainte-Luce! et la princesse est la seule devant qui j'ose prononcer son nom! Ce nom m'électrise; il agit sur tout mon être; ma rougeur suffit pour déceler le trouble de mes sens. Je retourne à Paris.

Me voilà chez la princesse; nous

sommes dans son boudoir. Depuis qu'elle ne craint plus Sainte-Luce, elle a dépouillé cette fermeté qui seule pouvait me soumettre. Son âme expansive se fond dans la mienne. Cette femme qui ne prévoyait que des maux, ne s'attache maintenant qu'à en éloigner l'image. Je compte, et il me semble que depuis trois jours..... elle oppose à mon calcul les altérations qu'a dû souffrir ma santé pendant ces alternatives de désir, de crainte, d'espérance. Elle se donne pour exemple d'un retard prolongé, à une époque où elle jouissait d'une santé parfaite. Elle veut me rassurer, je le vois, et il me semble démêler une anxiété secrète sous les formes les plus aimables, à travers le sourire de confiance qui anime quelquefois sa touchante physionomie. Elle m'aime trop pour être tranquille, et je suis trop inté-

ressée à bien voir pour être facilement trompée. Je feins de la croire, par ménagement pour son repos. Ainsi l'amitié la plus vraie dissimule quelquefois : je ne le croyais point. Nous voilà deux, occupées à nous observer, à nous combattre sourdement. La sincérité ne renaîtra entre nous que lorsque mon sort sera décidé. Eloignez ce malheur auquel je ne peux penser sans frémir, éloignez-le, ô mon Dieu; ce serait le dernier; je n'y survivrais pas.

Les jours s'écoulent... et je ne vois rien. Chaque instant ajoute, non à mon inquiétude, mon opinion est fixée, mais aux angoisses mortelles qui se succèdent sans relâche, et qui tiennent du désespoir. Mon imagination, active et cruelle, me jette dans l'avenir, dès que je suis livrée à moi-même, et qu'y vois-je? M. de Francheville s'empressant de justi-

fier partout sa conduite passée par ma conduite actuelle; les honnêtes gens révoltés contre moi; le vice et la faiblesse publiant, avec une joie secrète, une faute qui détournera d'eux l'attention publique; la princesse, la seule amie que j'aie au monde, forcée par son rang, par ce qu'elle doit à son époux, par la clameur générale, à rejeter une infortunée, qui restera sans consolation, sans ressource contre elle-même. Quelle destinée!

Si je veux empêcher que M. de Francheville indigné, haïsse, persécute cet enfant, qu'il sera forcé de reconnaître, et que sa fille soit dépouillée par le fils de Sainte-Luce, si je m'enveloppe des ombres du mystère, suis-je assurée de ceux que je serai forcée de mettre dans ma confidence? Ne serai-je pas le reste de ma vie à leur merci, à leur dis-

crétion ? une brouillerie, des vues d'intérêt ne peuvent-elles pas les porter à révéler la naissance de cet enfant? Il est un moyen, je le sais, un moyen sûr de me garantir de tout danger; une femme faible, mais qui conserve un fonds d'honnêteté, ne l'emploiera jamais. Le fruit du plus tendre amour exposé, confondu avec les objets de la piété, de la charité publique!... ô mon Dieu! mon Dieu!

Je ne connaissais pas encore la princesse; je ne lui rendais par justice. Elle lit jusqu'au fond de mon âme, aucune de mes sensations ne lui échappe, et plus je suis souffrante, plus elle se montre attentive et affectionnée. Non, mon infortune ne changera pas son cœur fait pour aimer; elle ne me retirera pas la main bienfaisante qui seule peut me soutenir.

Le plus grand malheur que vous

» puissiez éprouver, vient-elle de
» me dire, serait de vous mésesti-
» mer vous-même. Le mépris de soi
» produit le découragement, et, dans
» la position où vous êtes, vous avez
» besoin de toute votre énergie. Ne
» vous flattez pas; jugez-vous par
» comparaison. Que voyez-vous dans
» nos cercles? des femmes qui ne
» respectent du mariage que les for-
» mes extérieures; des mères sans
» affection, et quelquefois jalouses
» de leurs filles; des épouses dépré-
» datrices de la fortune de leurs ma-
» ris, et qui se dégradent jusque dans
» l'esprit de leurs enfans, par les
» exemples funestes qu'elles leurs
» donnent. On connaît ces femmes-
» là, et elles sont admises partout.
» Pourquoi cela? L'amour-propre,
» le goût du plaisir, la cupidité s'a-
» limentent de leurs travers ou de
» leurs vices. L'homme, si vain exté-

» rieurement, se rend secrètement
» justice; il sait qu'il est faible au
» moins, lorsqu'il n'est pas méchant,
» et il serait désespéré de trouver en
» nous des vertus qui seraient la
» satire perpétuelle de sa conduite:
» telles sont les causes de l'indul-
» gence qu'il nous accorde malgré
» lui.

» Il est, je l'avoue, d'heureuses
» exceptions aux principes généraux
» que je viens d'établir, et vous en
» êtes un exemple. Vous avez res-
» pecté vos devoirs, lors même que
» M. de Francheville enfreignait pu-
» bliquement les siens; vous aimez
» tendrement votre fille; vous con-
» sacrez vos plus belles années à son
» éducation, et vous avez un esprit
» d'ordre qui, au sein de la plus
» modeste médiocrité, vous met-
» trait au-dessus du besoin. Appré-
ciez-vous ce que vous valez, loin

» de vous laisser abattre. Dissimu-
» lez, cachez-vous, il le faut, mais
» ayez le noble orgueil qui convient
» à une femme comme vous ; cet or-
» gueil impose toujours ; il écarte le
» soupçon, ou il le réduit au silence,
» s'il se permet de murmurer.

» Il nous reste des mois pour ar-
» ranger et mûrir un plan de con-
» duite. Pourquoi serions-nous moins
» fécondes en ressources que tant
» d'autres, qui se sont trouvées dans
» la même situation, et qui s'en sont
» tirées heureusement? Je me suis
» montrée sévère, pour prévenir un
» événement réellement malheu-
» reux, mais qui n'est pas désespé-
» rant. J'en ai exagéré les suites,
» pour vous effrayer et vous retenir.
» Le mal est fait ; je n'ai plus main-
» tenant qu'à vous consoler et à vous
» secourir, et vous pouvez compter sur
» les plus tendres soins de l'amitié. »

Je lui ai répondu par des caresses et des pleurs. « Pleurez, me disait-» elle; cela soulage. Je ne m'inquié-» terai point, tant que vous trouve-» rez des larmes. Mais il est temps » de revenir à vous, et la dissipation » seule vous y ramènera; elle est » pour vous un devoir. Elle éloignera » les réflexions qui vous minent, et » les raisonnemens qui les produi-» sent. Laissez-vous conduire. Son-» gez que vous êtes garante envers la » nature et Sainte-Luce de la vie de » l'enfant que vous portez. »

Elle demande une voiture; nous y montons; elle fait toucher chez moi; nous prenons Honorine; nous allons à l'opéra. Moi, à l'opéra! des jeux, des ris, des danses, le tableau de l'amour heureux, quand je suis frappée dans mes plus chères affections, quand mon cœur n'a plus de sensations que celles de la douleur!

On donne Iphigénie en Aulide.

J'envie le sort d'Eriphile. Elle aime, elle ne peut être heureuse ; elle meurt.

Est-il donc si difficile de mourir, quand rien n'attache plus à la vie? Mon époux m'a persécutée ; mon amant est à mille lieues de moi ; la vie sera pour son enfant un don funeste ; je peux le sauver de l'humiliation, de l'indigence, et emporter avec moi mon secret dans la tombe. Honorine a une fortune assurée, et je lui laisse la protection de la princesse..... Hé ! malheureuse, quelle protectrice, quelle amie peut remplacer une bonne mère? Les jours de cet autre enfant sont-ils à toi? Les tiens t'appartiennent-ils? Ne les dois-tu pas à Sainte-Luce. Le condamneras-tu à ne rien trouver à son retour de ce qui lui fut cher?

Peux-tu renoncer au bonheur de le revoir ?

Ainsi la plus faible circonstance change nos dispositions, prépare nos résolutions : une fable usée me disposait au suicide. On met en question l'influence du théâtre : demandons plutôt s'il est quelque chose qui ne puisse influer puissamment sur nous.

« Cette Eriphile vous fait mal, » me dit la princesse ; elle alimente » des idées sombres ; elle en produit » peut-être de sinistres : retirons-» nous. »

Nous traversons le foyer. Le grand jour, un air plus frais, dissipent le prestige de la scène. Je rencontre les yeux d'Honorine ; ils me sourient avec tant de douceur ! je l'embrasse, et je retrouve des larmes ; je vais les cacher dans un couloir. Là, je sens pour la première fois tressaillir l'in-

nocente créature, qu'un instant auparavant j'avais vouée à la mort. Il vivra, me dis-je, il vivra, et je vivrai pour sa sœur, pour lui, pour son père que j'idolâtre, et pour moi.

Ce retour sur moi-même a ramené le calme dans mes sens. Je rentre au foyer, honteuse d'avoir quitté la princesse. Je la cherche; un jeune colonel me présente la main : « Son » excellence m'a chargé de vous dire, » madame, qu'elle vous attend dans » son carrosse. »

Je descends, empressée de réparer une faute contre les convenances. Un homme richement mis monte rapidement l'escalier; il conduit une femme brillante de jeunesse, de grâces, chargée de diamans. Je le fixe.... c'est M. de Francheville. Il me voit, il rougit, il détourne la tête, il passe.

M. de Francheville à Paris, lui

que je croyais à l'armée, tout entier au soin de se refaire une réputation! Hélas! chaque tressaillement de mon sein me commande l'indulgence. Que dis-je? c'est à moi maintenant qu'il conviendrait d'invoquer celle de l'homme que je vais charger d'un fardeau déshonorant pour lui. Je me sens rougir à mon tour; je baisse les yeux; mes réflexions me tuent.

« M. le baron, avez-vous vu Adèle, » dit à mon colonel un officier qui » passait près de nous? — Oui, elle » vient de monter avec le cher homme » qui l'a prise à son service. » Ces paroles me frappent. « Quelle est » donc cette Adèle, demandai-je avec » une sorte d'intérêt, bien naturel à » l'aspect d'une femme aussi magni- » fique, dont on parlait avec dédain, » et que conduisait M. de Franche- » ville.

» Madame, me répond le colon[illegible]
» Adèle est une marchande de plai-
» sir, qui se donne au plus offrant.
» Celui que vous avez vu avec elle,
» est, dit-on, un homme né avec
» des moyens, et qui depuis dix ans
» ne fait que des sottises. Il est à pré-
» sumer que celle-ci sera la dernière,
» parce qu'on ne trouve plus avec
» qui faire d'aimables folies quand
» on est ruiné, et ce monsieur-là
» ne tardera pas à l'être. Un superbe
» écrin, mille écus par mois, des
» loges aux trois grands spectacles,
» les fantaisies journalières avec cela,
» et les ressources seront épuisées
» avant la fin de l'année. On dit qu'il
» avait la plus jolie, la plus aimable
» femme de Paris. Je le croirais, si
» je n'avais l'honneur de vous voir
» et de vous entendre. Il s'est con-
» duit indignement avec elle. Adèle
» la vengera, et d'une manière écla-
» tante, je vous en réponds. »

J'étais profondément affectée de ce que j'entendais, et je sentais qu'il était temps que je rejoignisse la princesse.

Après lui avoir adressé les excuses d'usage, je me suis empressée de lui parler de M. de Francheville. Un père de famille qui dissipe, et d'une manière scandaleuse, ce qui lui reste de fortune; que chaque instant, chaque pas enfoncera davantage dans l'abîme où il s'est jeté tête baissée, me paraissait un objet digne de la sollicitude du prince. « Je connais » mon mari, me dit la princesse; » plus il s'est montré facile à servir » M. de Francheville, plus il sera » indigné de voir encore ses espé- » rances et sa confiance trompées, et » moins il fera pour lui. Il l'aban- » donnera à son sort, n'en doutez » pas. Je ne connais qu'un moyen, » c'est de faire intervenir la police

» dans cette affaire. On peut s'assu-
» rer de cette fille, lui retirer les dons
» qu'elle a exigés, arrachés..... —
» Hé, madame! il y a mille Adèle à
» Paris. — Je le sais, ma chère amie;
» mais vous oubliez que l'autorité
» suprême a banni M. de Franche-
» ville de la capitale. Il y reparaît
» avec audace; on le mettra dans
» l'impuissance de faire de nou-
» velles sottises. — Comment, ma-
» dame, ce serait à ma sollicitation
» qu'il devrait la perte de sa liberté!
» vous oubliez à votre tour que j'ai
» donné tout ce que j'avais pour
» la lui rendre. C'est dans l'état où
» je me trouve que j'emploierais
» un moyen qui serait odieux dans
» toutes les circonstances! Si mon
» secret est connu, ne me reproche-
» ra-t-on pas avec justice d'avoir in-
» voqué l'autorité pour me soustraire
» au ressentiment et à la vengeance

» que j'ai attirée sur moi ? J'atten-
» drais à sa liberté, moi, qui irais
» tomber à ses pieds, si je croyais
» qu'il voulût, qu'il dût me pardon-
» ner l'offense et le tort que je lui ai
» faits, et que peut-être vos bons offi-
» ces ne lui déroberont pas.

» — Je n'insiste point. Laissons
» cet homme consommer sa ruine,
» si cependant il n'éveille pas l'atten-
» tion de la police, et si elle ne fait
» pas d'elle-même ce que vous refu-
» sez de provoquer. J'exige mainte-
» nant de vous une chose, que pro-
» bablement vous ne me refuserez
» pas. — Croyez, madame, que je
» suis prête à tout ce qui pourra vous
» être utile ou agréable. — Chaque
» circonstance, le moindre incident
» ramènent vos idées sur votre état.
» Vous en avez eu de violentes au
» spectacle; elle se reproduiront né-
» cessairement; vous ne pouvez être

» abandonnée à vous-même dans
» cette situation d'esprit, et je veux
» que vous repreniez votre apparte-
» ment chez moi. Vous avez accepté
» mes soins; c'est d'aujourd'hui qu'ils
» commencent, et ils ne cesseront
» que lorsque tout sera terminé selon
» mes espérances.

» Vous paraissez douter de la pos-
» sibilité de dérober cet événement
» à la connaissance de M. de Fran-
» cheville : je vais vous faire part de
» quelques idées, auxquelles je me
» suis arrêtée, qui ont besoin d'être
» mûries, mais qui, telles que je vais
» vous les présenter, peuvent, je le
» crois, vous calmer et vous inspirer
» de la confiance.

» Nous avons une assez belle terre
» qui touche à la forêt de Crécy;
» l'habitation n'est qu'un rendez-
» vous de chasse; mais je m'y trou-
» verai très-bien avec vous. Le con-

cierge,

cierge, ni sa femme ne vous ont vue : deux ou trois domestiques et » une femme de chambre, que je » prendrai dans quelqu'une des pe- » tites villes voisines, nous suffi- » ront. Vous serez la femme du gé- » néral... d'un général qui n'existe » pas, et que cependant nous em- » ploierons à l'armée. Vous serez » aidée par un chirurgien de Lagny, » qu'on dit fort habile dans son art. » Vous le payez bien et il se tait, » par la raison très-simple qu'il ne » sait rien, sinon qu'il est né un » enfant sur lequel le respect dû à » mon rang ne lui permettra de faire » aucunes questions, auxquelles d'ail- » leurs personne ne pourrait répon- » dre. Une nourrice, arrêtée d'a- » vance, reçoit l'enfant de mes pro- » pres mains. Je me nomme à cette » femme et je lui garantis son salaire. » Je renvoie nos domestiques ; nous

» revenons à Paris. Sainte-Luce re-
» vient de son côté. Il vous épouse ;
» il adopte l'enfant ; vous l'avez près
» de vous ; vous vous dédommagez
» des privations de l'amour mater-
» nel : le temps fera le reste. Vous
» voyez, ma chère amie, qu'avec
» du sang-froid, et un peu d'imagi-
» nation, l'affaire la plus désespérée
» s'arrange facilement.

» Il est indispensable de soumettre
» l'exécution de ces mesures à l'ap-
» probation du prince. Il fut, je vous
» l'ai dit, une époque de ma vie où
» j'étais trop sensible. Je me suis alors
» imposé l'obligation de dévoiler à
» mon mari, non mes pensées, mais
» toutes mes actions, sans restriction
» quelconque : c'était m'astreindre à
» ne rien faire que d'honnête. Je me
» suis très-bien trouvée de cette ha-
» bitude-là ; je l'ai conservée, et en
» eussé-je contracté d'opposées,

» vous sentez qu'une absence de plu-
» sieurs mois ne peut être ignorée
» d'un chef de maison, et qu'il n'est
» pas de mari qui ne soit bien aise de
» savoir où est sa femme et ce qu'elle
» fait. Pourquoi cette petite moue ?
» Vous craignez de vous confier au
» prince ? Une femme jolie, sensible,
» constante et malheureuse intéresse
» tous les hommes, et l'affection que
» vous porte le prince vous assure
» son indulgence. »

L'étrange amalgame que notre cœur ! Le mien était torturé, brisé une heure auparavant, et il s'ouvrait avec avidité au calme et à l'espérance. Le plan de la princesse me paraissait simple, facile ; je le voyais exécuté dans tous les points ; Sainte-Luce était avec moi, pour ne me quitter jamais. Je sentais le sourire errer sur mes lèvres.

Cependant quelques instans de ré-

flexions me présentèrent des difficultés, que je jugeais insurmontables.
« Nous imposerons silence au chi-
» rurgien de Lagny, dis-je à la prin-
» cesse, je le crois. Mais Honorine,
» qui dort là si tranquillement, pen-
» dant que nous raisonnons en par-
» courant les Champs-Elysées... —
» Honorine, ma chère amie, Ho-
» norine... Je n'avais pas pensé à
» elle. J'avoue qu'elle m'embarrasse
» un peu. Voyons, cherchons; nous
» trouverons quelque expédient. —
» Hé! je n'en vois pas, madame. —
» Oh! que vous êtes prompte à vous
» décourager! Hé bien! allez-vous
» pleurer encore?... Ah! m'y voilà!
» m'y voilà! Les enfans aiment tout
» ce qui est nouveau. Vous direz de-
» main à votre fille que vous avez
» poussé son éducation aussi loin
» que vous l'ont permis vos connais-
» sances, et que vous désirez qu'elle

» se terminе. Vous lui proposerez
» d'entrer à Ecouen. Vous lui nom-
» merez les enfans de M. le duc ce-
» lui-ci, de M. le comte celui-là;
» de grands noms, et la petite va-
» nité de vivre en égale avec ces de-
» moiselles, l'étourdiront; elle ac-
» ceptera, et nous partirons aussi-
» tôt. — Chère enfant, que je n'ai
» pas quittée un instant encore, il
» faut me séparer de toi, et pour
» quelle cause! — Cruelle femme
» que vous êtes! savez-vous que si
» vous vous affligez ainsi, Sainte-
» Luce ne vous trouvera plus jolie du
» tout à son retour. La séparation
» que je vous propose, ne sera que
» de quelques mois. En revenant de
» Crécy, vous irez déclarer à Ecouen
» que vous ne pouvez vivre plus
» long-temps éloignée de cette petite
» fille-là, et vous la reprendrez avec
vous.

» — Mais, madame, la naissance
» de cet enfant, de cet être infortuné
» que je suis condamnée à livrer à
» des mains étrangères, ne sera donc
» constatée en aucune manière ? —
» Hé ! qu'importe ? — Peut-on adop-
» ter un enfant absolument inconnu ?
» — Puisque l'adoption est permise,
» elle doit l'être surtout à l'égard de
» celui qui n'est l'enfant de personne.
» — Et si Sainte-Luce... oh ! mon
» Dieu, je n'ose finir... *si* Sainte-
» Luce ne revient pas ? — Vous adop-
» terez, vous ; qui vous en empêche ?
» — Et si ces démarches clandestines
» vous compromettent ? — Oh ! que
» de *si !* Tout est arrêté, sauf les
» changemens que nous prescriront
» les circonstances et notre jugement.
» Il est tard ; rentrons.

» Vous restez avec moi, c'est con-
» venu. Je développerai cette jolie
» figure-là, je l'espère ; la gaieté lui
» sied si bien ! »

Je me laisse conduire. Le prince, qui était très-réservé avec moi, se livre à la saillie décente, et me force à sourire quelquefois. La princesse a-t-elle déjà trouvé le moment de lui confier mon secret? Cherche-t-il à dissiper le trouble, la honte que j'éprouve devant lui, et à m'inspirer de la confiance? Je ne sais; mais il est impossible de porter plus loin la bonté aimable, les attentions délicates. Pas un mot qui ait rapport à ma situation. Je lui en sais bien bon gré.

Honorine trouve fort agréable de coucher chez la princesse. Demain elle serait enchantée de retourner chez moi, et après-demain de s'établir ailleurs. Je profite de ces dispositions actuelles pour lui parler d'Ecouen. Elle saute de joie, à demi-déshabillée. Que de choses elle compte

y voir, et y faire ! Elle m'étourdit de son babil...

Tout à coup sa figure se rembrunit ; ses yeux deviennent humides ; elle vient à moi les bras ouverts ; elle me couvre de baisers. « Maman, je » ne te verrai donc plus ! Pourquoi » m'éloignes-tu de toi ? Que t'ai-je » fait ? Oh ! dis-le moi, ma bonne » mère, et je me corrigerai. » Elle sanglottait, ses larmes se mêlaient aux miennes, et elle ne s'apercevait pas que j'en versais en abondance. Je ne répondais rien. Que pouvais-je lui dire ? la vérité ? Je voudrais la cacher à tout l'univers, à cette enfant surtout. La tromper ? Je n'ai pas ce qu'on appelle l'esprit du moment : je ne sais pas inventer. Il faut répondre cependant.

« Tu ne m'as rien fait, ma chère » petite. Tu es bonne, aimable, ai- » mante, appliquée. Je t'éloigne à

» regret et par l'unique désir de te » faire acquérir de nouveaux talens. » Il y avait beaucoup de vérité dans ce que je lui disais-là.

Cette pauvre enfant, rassurée, calmée, a bientôt eu trouvé le sommeil. Moi, je pensais, je pensais... à quoi ne pensais-je point? Je me suis arrêtée enfin à ces paroles frappantes de la princesse : *Si vous vous affligez ainsi, Sainte-Luce ne vous trouvera plus jolie à son retour.* Je les répète, ces paroles alarmantes, et je sens que mon intérêt le plus vrai, soutenu d'un amour-propre de femme, fera plus que tous les raisonnemens. Oui, je me vaincrai; je lui conserverai cette figure à qui je dois son cœur. Que deviendrais-je, si je cessais de lui plaire?

« Madame, me dit le prince, en » déjeunant, j'approuve beaucoup » le projet de mettre Honorine à

» Ecouen, et je vous engage à l'exé-
» cuter sans délai. Rien, sans doute,
» n'est aussi précieux qu'une bonne
» mère; mais sous vos yeux indul-
» gens, tout pense, tout agit exclu-
» sivement pour cette petite demoi-
» selle. Elle n'a besoin de rien dési-
» rer, de rien mériter. Ce n'est pas
» ainsi qu'une jeune personne se
» forme le caractère, et acquiert
» quelque connaissance du monde.
» Notre Honorine apprendra à
» Ecouen que les douceurs de la vie
» sociale résultent d'un échange con-
» tinuel de bons offices.

» La princesse, fatiguée de la vie
» uniforme qu'elle mène à Paris,
» désire passer quelque temps à la
» campagne, respirer l'air pur des
» forêts. Elle m'apprend que vous
» consentez à l'accompagner, et je
» vous remercie de votre complai-
» sance. »

Il est évident qu'il sait tout. Je me sens rouge jusque dans les yeux. Il me prend la main, il me tourne doucement vers lui; il me regarde avec une bonté si touchante! Je me lève, je l'embrasse avec une expression de reconnaissance, dont je ne suis pas maîtresse. « Nous nous en-» tendons, me dit-il, cela suffit, » possédez-vous.

» Allons, allons, dit la princesse, » partons pour Ecouen. — Permet-» tez, madame, que j'aille chez moi, » que je fasse les dispositions néces-» saires. — Tout est prévu, ma » chère amie, tout est prêt. Le trous-» seau d'Honorine est derrière ma » berline. Partons. »

Hier soir, elle a envoyé chercher mes gens; elle a donné les ordres; on les a exécutés pendant la nuit. Tout est prêt en effet pour Honorine et pour moi. Nous partons.

Ma fille, présentée par une dame de ce rang, est admise sans difficulté. Nous parcourons, nous voyons, nous admirons la maison, l'ordre et l'excellent esprit qui y règnent. Honorine a été dans une espèce d'enchantement; mais le moment de nous séparer approche. Elle commence à compter les minutes, et moi, je pense que, dans quelques instans, des portes d'airain vont s'élever entre moi et cette enfant, objet des plus tendres affections, qui, sans le savoir, m'a souvent soutenue, consolée dans mes chagrins, et dont la présence est devenue un besoin indispensable à mon cœur. Ah! que ce cœur nous coûte cher à toutes deux!

L'heure fatale sonne: nos pleurs coulent, nos bras s'enlacent, nos deux âmes n'en font qu'une... Cruelle amie, vous deviez prévoir ma faiblesse, et ne pas m'exposer à ces

combats douloureux..... Ah! c'est moi, qui devais les éviter; je le pouvais; je ne l'ai pas voulu. Sainte-Luce, que de peines tu me causes, et il me semble que chaque jour je m'attache davantage à toi, et par ce que je souffre, et par ce que je souffrirai encore. Dans une femme, tout, jusqu'à la douleur, sert d'aliment à l'amour.

On nous a séparées. La voiture est déjà loin de ces murs qui recèlent Honorine, affligée, accablée, punie des fautes de sa mère. Oh! si je l'étais seule, je crois que je me soumettrais.

Nous traversons Paris sans nous y arrêter. Je m'étonne de tant de précipitation. « Quand on prend un parti » énergique, me dit la princesse, il » faut résoudre et exécuter à la fois, » pour s'ôter la facilité de rétrograder. Vous serez plus forte dans la

» forêt de Crécy qu'à Paris, qui
» touche presque à Ecouen. »

Je n'avais qu'un ordre à donner à mes gens, celui de porter chez le prince les lettres qui arriveront à mon adresse. Je n'ose espérer d'en recevoir de long-temps, et je compte les jours, comme s'il n'avait d'autre affaire que celle de m'écrire, comme s'il pouvait à chaque instant rencontrer des bâtimens français, comme si les vents devaient seconder son impatience et la mienne.

La princesse a encore pourvu à ce que ces lettres me parviennent secrètement.

A la porte Saint-Martin elle renvoie ses domestiques, et fait courir deux postillons en avant. A la fin du jour, nous arrivons à cette maison, où on ne nous attend pas, où rien n'est prêt pour nous recevoir, où

l'embarras du concierge et de sa femme, où leurs protestations de zèle et de respect, qui ne servent à rien, où l'empressement de sept à huit villageois et d'autant de paysannes, qui ne connaissent pas le service, qui veulent tout faire et font tout mal, me feraient rire aux éclats dans toute autre circonstance.

La princesse demande un homme qui aille à Lagny dire à son homme d'affaires de lui amener des domestiques; tous partent à la fois. Le concierge leur crie qu'il n'en faut qu'un; tous reviennent. La princesse parle de provisions de bouche à la femme du concierge; toutes les paysannes disparaissent à l'instant, et un quart-d'heure après un convoi d'ânes entre dans la cour. Des panfers d'œufs, des mottes de beurre, des corbeilles de fruit couvrent le carreau de la

salle à manger ; une trentaine de poulets, autant de canards, autant de dindons sont lâchés devant nous, sautent de tous les côtés, salissent les meubles, s'échappent par les croisées. Les pourvoyeuses courent après la volaille, le chien de cour aboie, les ânes braient. Le concierge, gros et court, tournant sur lui-même, hors d'haleine, ne pouvant plus articuler un mot, fait signe de ses petites mains ; il veut ramener l'ordre et le silence, et le poulet, le dindon, qu'on saisit par une patte, par une aile, crient à nous étourdir.

L'homme d'affaires arrive. Il salue la princesse et lui demande la préférence en faveur de sa fille, de son filleul et de son jardinier, qui est en même temps son cuisinier, son frotteur, et son garçon de service à table. Or, comme monsieur l'homme

d'affaires est très-expéditif, en tout ce qui ne tient pas au contentieux, il a entassé tout son monde avec lui dans sa carriole. Il nous présente mademoiselle Louison, qui est fort avenante, le filleul Pierre, assez joli garçon, et Thomas, le jardinier-cuisinier, qui crie à tue-tête après un tablier et un couteau à gaîne.

La princesse, après s'être amusée quelque temps de cette scène, paie au double de leur valeur les provisions qu'on lui a apportées, congédie paysans et paysannes, donne à Louison, à Pierre et à Thomas les instructions qui leur sont nécessaires. Je m'appelle madame la comtesse de Laclos, dont le mari, général de division, est à la grande armée. Nous nous logeons, ce qui n'est pas difficile, puisqu'à nous deux nous avons toute une maison à notre disposition. Tho-

mas nous donne un petit souper, fort bien accommodé; Pierre n'est pas très-gauche dans sa manière de nous servir; Louison dirige tout avec facilité. Nous sommes installées.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. *Où en suis-je ?* Page 1

CHAPITRE II. *Le Divorce.* 30

CHAPITRE III. *Détails.* 70

CHAPITRE IV. *Succomberai-je?* 92

CHAPITRE V. *Le Réveil.* 114

CHAPITRE VI. *M. de Franchеville.* 141

CHAPITRE VII. *Où s'arrêtera l'infortune ?* 172

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

00099980

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 21 October, 2015